3 1761 09545972 3

LS
M5824p
.Yf

Mesonero Romanos, Raymond de.
Panorama matritense
Foulché-Delbosc, Raymond
Le modèle inavoué ...

LS
M5824p
.Yf

PRESENTED TO

THE LIBRARY

BY

PROFESSOR MILTON A. BUCHANAN

OF THE

DEPARTMENT OF ITALIAN AND SPANISH

1906-1946

Digitized by the Internet Archive
in 2014

http://archive.org/details/lemodleinavoumis00foul

R. FOULCHÉ-DELBOSC

LE MODÈLE INAVOUÉ DU *PANORAMA MATRITENSE* DE MESONERO ROMANOS

This Rates pseudonym of Mesonero R himself! was ashamed of it later!!

Extrait de la *Revue Hispanique*

NEW YORK, PARIS

LE MODÈLE INAVOUÉ

DU *PANORAMA MATRITENSE*

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

LS
M5824p
·Yf

R. FOULCHÉ-DELBOSC

LE MODÈLE INAVOUÉ DU *PANORAMA MATRITENSE* DE MESONERO ROMANOS

Extrait de la *Revue Hispanique*

474168
24.4.48

NEW YORK, PARIS

LE MODÈLE INAVOUÉ
DU *PANORAMA MATRITENSE*
DE MESONERO ROMANOS

La première *escena matritense* de Ramon de Mesonero Romanos, *El retrato,* parut le 12 janvier 1832, sous la signature " El Curioso parlante " [1], dans *Cartas españolas,* revue que José María de Carnerero publia à Madrid du 26 mars 1831 au 1er novembre 1832. Vingt-deux autres *escenas* suivirent la première.

A *Cartas españolas* succéda, huit jours plus tard, *La Revista española,* que le même Carnerero dirigea du 7 novembre 1832 au 26 août 1836 ; en réalité, ce ne fut qu'un simple changement de

---

1. Il y a, dans les *Instrucciones para la redacción de los Catálogos en las bibliotecas públicas del Estado dictadas por la Junta facultativa de Archivos, Bibliotecas y Museos* (Madrid 1902), une erreur relative au pseudonyme adopté par Ramon de Mesonero Romanos. A la page 68 dudit volume, l'article 113 débute ainsi :

113. En los seudónimos compuestos de un sustantivo ó palabra sustantivada y un adjetivo ú otras partes de la oración, precederá siempre el sustantivo. La referencia pues, del " Curioso Parlante ", seudónimo de D. Ramón Mesonero Romanos, llevará por encabezamiento **Parlante,** *Curioso...*

N'en déplaise à la Junta facultativa, ou plus spécialement aux rédacteurs des *Instrucciones,* l'exemple est en révolte ouverte contre l'article 113, car *Curioso,* d'après le *Diccionario de la Lengua castellana por la Real Academia Española,* 13a ed., 1899, " U. t. c. s. " (Usase también como substantivo) et est, par conséquent, la " palabra sustantivada " visée, puisque *parlante* se contente du rôle plus modeste de " participio activo ". Et si le moindre doute pouvait subsister, il suffirait de lire la préface du *Panorama matritense* de 1835 : " Va para tres años que un curioso de esta corte... " et " El *Curioso* entonces reconoció la pequeñez de sus armas... "

titre : " *La Revista española* — faisait remarquer son directeur — no es mas que la segunda serie de las *Cartas españolas* " ; les principaux rédacteurs restaient les mêmes. Mesonero y publia la suite de ses *escenas*, dont quinze parurent du 24 novembre 1832 au 23 avril 1833 ; un voyage à l'étranger interrompit sa collaboration.

Huit autres *escenas* furent insérées du 8 juin au 13 novembre 1835 dans le *Boletin* du *Diario de Avisos de Madrid*, journal qui, sous des titres divers et avec des fortunes variées, remontait au 1er février 1758 et dont Mesonero fut le directeur en 1835.

Ces quarante-six *escenas* furent réimprimées vers la fin de l'année 1835, en deux volumes, sous le titre *Panorama matritense. Cuadros de costumbres de la Capital, observados y descritos por el Curioso parlante*[1].

Ayant fondé, le 3 avril 1836, le *Semanario pintoresco español*, qu'il dirigea jusqu'en 1842, Mesonero y publia une nouvelle série d'*escenas*, de janvier 1837 à janvier 1842. Cette " segunda época " fut réimprimée en volume, en 1842, avec la première, sous le titre général *Escenas matritenses* et eut une douzaine d'éditions[2] ; mais dans la dernière (1881) de celles qui furent publiées du vivant de l'auteur, le titre *Panorama matritense* fut restitué à la première série, celui de *Escenas matritenses* étant réservé à la seconde.

1. Madrid, Imprenta de Repullés, 1835. 2 vol. in-8, XX-252 et XII-243 pp., 2 grav. Le nom de l'auteur se trouve à la fin du prologue, avec cette note : " El autor estampa aqui su nombre por obligarle á ello la ley vigente sobre imprentas. " Mais le mystère du pseudonyme n'en était un pour personne.

2. Il est à remarquer que deux *escenas* du *Panorama* ne furent pas reproduites dans les premières éditions générales des *Escenas* : *Isabel, ó el 2 de Mayo* (publiée pour la première fois le 2 mai 1832) et *El poeta y su dama* (30 septembre 1832). Mesonero réimprima cette dernière pièce dans les Appendices (p. 223) de la 5e édition générale (Quinta edicion. Unica completa, aumentada y corregida por el autor é ilustrada con 50 grabados. Madrid, Gaspar y Roig, 1851, in-4 à 2 col.) et au tome III (pp. 265-268) de ses œuvres en huit volumes (1881). *Isabel* ne semble pas avoir été réimprimée.

La préface du *Panorama* de 1835 a une épigraphe prise à La Bruyère : " J'emprunte au public la matière de mon ouvrage; c'est un portrait de lui que j'ai fait d'après la nature. " L'auteur commence par déclarer qu'une des branches de la littérature les plus belles et *par conséquent* les plus cultivées par les écrivains de tous les pays (la singulière déduction !) a toujours été " la descricion de las costumbres y usos populares ". Suivent quelques considérations que nous pouvons laisser de côté [1], pour n'examiner que ce qui se rapporte directement à notre objet.

Par les propres déclarations de Mesonero, tant dans cette préface que dans l'article intitulé *Las costumbres de Madrid*, on peut se rendre un compte exact non seulement de sa manière de comprendre le genre auquel il entend se consacrer, mais aussi de ses prétentions personnelles en tant que *costumbrista*. Le genre, il le définit ainsi : " la pintura moral de la sociedad, por medio de artículos sueltos insertos en los diarios ", faisant ainsi du moyen de divulgation matérielle, chose accessoire pour cette sorte de productions, une condition aussi nécessaire que la forme même de l'œuvre. C'est une extravagance insoutenable, car si les *escenas matritenses*, indépendantes les unes des autres, avaient vu le jour ailleurs que dans des périodiques, elles n'en seraient pas moins — en admettant que Mesonero ait atteint son but, ce que je n'ai pas à rechercher ici — " le portrait moral de la société ". Leur réunion en volumes, au lendemain même de leur apparition dans des revues plus ou moins éphémères, et les nombreuses réimpressions de ces volumes, allaient montrer, de la façon la plus flatteuse pour l'auteur, tout ce que la dernière partie de sa définition avait d'absurde. Quant à l'attitude que Mesonero entend adopter, c'est celle-ci : hors d'Espagne, le genre auquel il s'adonne

1. Il serait pourtant fâcheux de ne pas citer ceci : " ... el *Gil Blas de Santillana*, aunque desgraciadamente no pareció en ella [nuestra lengua] desde su primera publicacion, ofrece en cada una de sus páginas una prueba mas convincente de su oriundez que todas las discusiones con que se ha pretendido negarla. "

— la peinture des mœurs et des usages — compte de nombreux représentants ; tandis que " ha sido descuidado en nuestro pais, por la sencilla razon de ser en él poco comunes aquellas publicaciones periódicas ". Cette " simple raison " n'en est pas une, nous l'avons vu ; mais ne remontons pas aux causes, voyons seulement ce que prétend Mesonero :

Mezquino fruto de una pobre fantasía, sirvan estos juguetes solamente para señalar de lejos un nuevo género, un camino gloriosísimo y no pisado en nuestro pais, en donde hayan de distinguirse genios eminentes con interes y gloria de su patria. Recórranle, pues, con feliz suceso aquellos seres privilegiados que puedan contar con la sublime filosofía de *Adisson*, de *Prevost* y de *Mercier*, el halagüeño artificio de *Jouy* y de *Pablo Kook*, la magia del estilo de *Sterne*, la valentía del pincel de *Jal*, *Colnet* [1] y tantos otros ; el Curioso madrileño, careciendo de aquellas preciosas circunstancias, se dará por satisfecho si escitando á otros mas felices á cultivar honrosamente tan abundoso campo, ha logrado recoger en él algunas florecillas que ofrecer á sus compatriotas como prueba de un buen deseo.

On ne se serait guère attendu à voir " la sublime philosophie " d'Addison évoquée à propos du *Panorama matritense;* et en réalité, si Mesonero nomme l'auteur anglais, c'est parce qu'il croit que le *Spectator* fut " el primero que dió el ejemplo de este nuevo género ". Jouy — l'Hermite de la chaussée d'Antin — est le seul de ces écrivains qui soit, à proprement parler, un devancier évident et immédiat de notre Espagnol. Quant aux six autres, on peut se demander ce qu'ils viennent faire là.

Un passage de *Las costumbres de Madrid* complètera cette profession de foi :

... deseando hacer conocer un género que en otros paises han ennoblecido las elegantes plumas de los Adissons, los Jouys y otros, me propuse, aunque *siguiendo de lejos* aquellos modelos y *adorando sus huellas*, presentar al público español artículos que ofrezcan cuadros de costumbres propias de nuestra nacion,

1. Le " Pablo Kook " de Mesonero est Paul de Kock (1794-1871) ; " Jal " est Antoine Jay (1770-1855).

y mas particularmente de Madrid, que como corte y centro de ella es el foco en que se reunen las de las lejanas provincias. No dejo de conocer, que los respetables nombres que acabo de escribir, y las cualidades que senté al principio de este discurso, y que reconozco indispensables para llenar con perfeccion esta tarea, son otros tantos cargos contra mí, y que acriminan la presuncion de mi intento; pero por otro lado sea que nuestro gusto no esté tan refinado, ni ecsija tanta perfeccion como en aquellos paises, sea que marche por un campo virgen, donde á poco esfuerzo pueden recogerse flores y matizar con ellas mis descoloridos cuadros, sea en fin fortuna mia, he conseguido hasta ahora que el público que ha reido con la *Comedia casera*, la *calle de Toledo*, el *Retrato* y las *Visitas*, se haya mostrado juez indulgente con quien le divierte á su costa.

Il ne saurait donc subsister le moindre doute sur les prétentions de Mesonero : il cultive un genre nouveau, il montre un chemin glorieux que nul n'a encore suivi en Espagne, il se meut sur un terrain vierge. Comme il est modeste (et tout ce que l'on peut savoir de l'homme semble prouver qu'il le fut foncièrement), il souhaite que d'autres, mieux doués, s'engagent dans la voie qu'il aura été le premier à indiquer.

Magis amica veritas. Le premier qui ait présenté au public espagnol, pour reprendre les propres expressions du *Panorama*, " artículos que ofrezcan cuadros de costumbres propias de nuestra nacion, y mas particularmente de Madrid ", ce n'est pas Mesonero, et Mesonero le savait. En 1822 — dix ans avant l'insertion de ses premières *escenas* dans *Cartas españolas* — paraissait à Madrid une brochure de soixante-trois pages, dont le titre est disposé comme suit :

MIS RATOS PERDIDOS

O

LIGERO BOSQUEJO

DE MADRID

EN 1820 *Y* 1821.

Obra escrita en español y traducida al castellano
por su autor

MADRID
IMPRENTA DE DON EUSEBIO ALVAREZ,
1822.

Les douze chapitres de cette brochure contiennent en germe tout le *Panorama matritense*. Même cadre, mêmes milieux, et aussi mêmes procédés, même facture. Rarement vit-on similitude aussi étroite ; mais le modèle possède cette qualité qui fera si prodigieusement défaut à l'imitateur, la concision : il n'écrit que de courtes, de très courtes *escenas,* et après en avoir esquissé une douzaine, il s'arrête, ayant sans doute dit tout ce qu'il avait à dire et n'aimant peut-être ni les répétitions ni le bavardage. La réimpression de cette œuvrette inconnue dispense d'un plus long parallèle. Je doute qu'après avoir lu *Mis ratos perdidos* quelqu'un puisse penser qu'ils ne servirent pas de modèle au *Panorama :* une ressemblance poussée à ce point ne peut pas être l'effet du hasard. Et la preuve matérielle, s'il en était besoin d'une, que Mesonero connaissait la brochure, serait fournie par les rapprochements suivants :

MRP, *Una tertulia*

... y vi que la que me llamaba era nada menos que la señora de la casa...

PM, *Las tres tertulias*

... un lacayo que vino á comunicarle una orden de la señora me dió á conocer que era nada menos que el amo de la casa.

MRP, *El Prado*

... la de los otros que mas allá se pasean sentados...

PM, *El Prado*

... la sublime sociedad que se pasea sentada...

MRP, *Navidades*

... por aqui renegaba un mozo á quien un par de *pavos* que traia en la mano le impedian sostener una banasta bien peltrechada que descansaba sobre sus costillas ; por allá se descolgaba una *aldeana*, *caballera en su pollino*, soberviamente prevenidas las alforjas de tarros de leche, tortas, manteca y otras muchas cosas cucas : por aqui *rabiaba* un *chiquillo* á quien *un mal intencionado pinchando su rabél* habia traspasado su corazon; por alli una gran tropa de muchachos venia atronando las cabezas con los dulces sones de los *tambores*, *zambombas*, y *chicharras;* á mi derecha un gran corro de gente oia los primores de la catarrosa voz de un *ciego* que al son de su guitarrillo cantaba el nacimiento del Hijo de Dios.

PM, *El aguinaldo*

... el zumbido de los instrumentos rústicos, *zambombas* y panderos, *chicharras* y *tambores*, rabeles y castañuelas ; el monosílabo canto de los *pavos* y las escalas de las gallinas, que atados y confundidos en manojos cabeza abajo, pendian de los fuertes hombros de gallegos y asturianos ; ... la no interrumpida cadena de *aldeanos y aldeanas*, *montados en sus pollinos*, que se encaminaban á las casas de sus conocidos de la corte á pasar las pascuas á mesa y mantel en justa retribucion de una cantarilla de arrope ó una cestita de bollos que traían de su lugar; el eterno *gruñir* de los *muchachos*, cuál porque *un mal intencionado* le habia *picado el rabel*... y en fin, el animado canto de los *ciegos* que entonaban sus villancicos delante de las tiendas de beber.

R. Foulché-Delbosc.

MIS RATOS PERDIDOS

" Oyente, si tú me ayudas
Con tu malicia y tu risa,
Verdades diré en camisa
Poco menos que desnudas. "

QUEVEDO.

PREFACIO,

exórdio, principio, ó llámese como quiera, que esto al fin es cuestion de nombre.

Habeis de saber ante todas cosas, lectores mios (si los hubiera, que esto todavía está por discutir) que el Supremo Hacedor, al imponerme la dura ley de vivir en este triste mundo, tuvo á bien prestarme un genio maligno y socarron, mas inclinado á poner en ridículo todos los objetos chicos ó grandes que hieren mis sentidos que á hacer obras de misericordia. Con tan felices disposiciones crecí en años y en malicia, y héteme aquí un chisgaravís avinagrado, con mas de pícaro que de santo, aunque á primera vista sepa disimularlo tan bien que muy pocos logren penetrar mis ideas. Ya veis que la franqueza al menos no me es desconocida cuando os declaro así mis flacos, y aunque no sea mas que por esta cualidad debo tener partidarios. Pero vamos á nuestro asunto. — Conociendo, pues, que mi carácter, llevado al estremo de acritud á que naturalmente se inclinaba, podria hacerme parecer cual otro Zoylo mordaz á los ojos de los que me tratáran, me ví precisado á endulzarle lo mejor que pude (porque tambien se endulzan los genios cuando nos conviene, y con quien nos conviene) y hé aquí la causa por la cual, con

el favor de Dios, me he proporcionado, ayudándome yo, un genio agridulce, así á manera de membrillo, que no me vá muy mal; pero mi natural tendencia á la sátira, no se ha extinguido, ni creo que sea fácil que así suceda en lo que me resta de vida; por otra parte ¡ hay tanto que criticar! y en Madrid, figúrese V. en un Madrid!... pero no consiste la gracia, se me dirá, en criticarlo todo, sino en ver como se hace. Eso en verdad es muy cierto, mas á ello se puede responder que hay cosas que para ponerlas en ridículo basta parar la atencion en ellas.

Mi idea, al escribir lo que se verá, no ha sido otra que manifestar el efecto que en mí producen algunas de nuestras costumbres, en lo cual no creo ser solo. Porque ¡ quién ha de mirar con indiferencia, el que en nuestros dias sea tenida la grosería por elegancia, la pedantería por ciencia, la coquetería por gracia, la poca urgencia por genio divertido, y en fin todos los vicios disfrazados con el nombre de las virtudes? Yo al menos no lo he podido sufrir, y en un acceso de mi indignacion he trazado estas imperfectas líneas, únicamente para desfogar mi acrimonia, ya que no esté en mi mano poner remedio á tantos males que otros han criticado con toda la maestria que á mí me falta, sin que por esto hayan sacado mas partido que el que yo espero sacar; protestando desde ahora que no me ha pasado por la imaginacion, el querer retratar á nadie en particular, y sí solo satirizar los vicios en general;

" Y pues no vitupero,
señaladas personas,
quien haga aplicaciones
con su pan se lo coma."

Por último: en cuanto á no manifestarme á las claras, respondo lo que aquella discreta confesada al curioso director de su conciencia: " Padre mio, mi nombre no es pecado." Basta de prólogo, y manos á la obra.

CAPITULO PRIMERO. OCTUBRE DE 1820.

Una Tertulia.

Ya se acabó la estacion ardorosa ; ya tenemos delante el aterrido invierno con todos sus rigores ; pero en Madrid no hay que temer el fastidio que aquel trae consigo, pues para dulcificarle se van ya preparando las grandes reuniones en que se pasan sin sentir las largas noches de enero. Queriendo yo tambien disfrutar de los placeres de mis compañeros, porque no me tengo por menos que nadie, me dirijí á uno de ellos, de estos del *gran tono*, que, desde lo elevado de su elegancia se digna descender hasta el estremo de darme algunas lecciones de esta sublime ciencia, rogándole me presentára en una buena sociedad donde pasar dulcemente el tiempo : no fue menester mas para que se constituyese mi introductor en una de las que él frecuentaba. Señaló la noche de aquel dia para verificarlo, y yo, impaciente, deseaba la hora que me habia de guiar á tantas diversiones ; acicalé lo mejor que pude mi triste figura, siempre guiado por los elegantes consejos de mi elegantísimo amigo, y llegado el momento de la partida, me puse en marcha acompañado de mi conductor.

Fué preciso, antes de subir á la casa, limpiarnos cuidadosamente, estirarnos el corbatin, atusarnos el pelo, y hacer en fin todas aquellas operaciones que mantienen la ilusion de que vamos rodeados, pero que hechas en público la destruyen. Llamamos á la puerta, y sin preceder mas recado ni formalidad, entramos por enmedio de un gran salon coronado de gente de uno y otro sexô. Despues que con nuestras repetidas cortesias á derecha, izquierda y frente, hubimos llamado la atencion de la concurrencia, me agarró mi buen amigo de la mano, y lleván-

dome delante de una jóven, belleza que desde luego conocí ser la diosa de aquel templo, me presentó á ella con las corrientes espresiones de alabanzas de mis cualidades &c. La dama contestó á mi amigo con la mayor cortesania, y yo correspondí como pude á tantas mercedes.

No bien nos hubimos sentado, cuando yo llamé la atencion de mi compañero, á fin de que si era tiempo reparasemos la falta en que creia habiamos incurrido, por no haber cumplimentado al dueño de la Casa : — ¡ Cómo se echa de ver, me respondió, que no estás orientado en las máxîmas del gran mundo ! pero, pues me toca enseñartelas, has de saber, que en todo rigor de elegancia, toca á la dama el derecho de ofrecer su casa á aquellos que tenga á bien, y al marido seguir siempre el voto de su cara mitad. — ¡ Felíz invencion ! esclamé ; ¿ y cual de los que vemos es el desventurado galan que hace aquí un papel tan secundario ? — Vuelve, vuelve los ojos, me respondió mi amigo, y mira al primero que tienes á tu derecha. — Hícelo así y ... ¡ Dios mio ! esclamé ; ¿ es posible que ese espectro ambulante sea dueño absoluto de aquella beldad, habiendo logrado franquear la inmensa distancia que entre ellos debia exîstir por la edad y por la figura ? — Nada de eso te debe admirar, me contestó mi amigo, si te haces cargo del poderoso influjo del busto de S. M. que es el que regularmente preside á estos casamientos, y que en la mayor parte de las mugeres, pesa mas que las gracias de la juventud y los encantos de la sabiduría ; ademas de que esta clase de esposos no usan de un dominio tan absoluto como tú piensas respecto de sus súbditas, porque las caricias y los manejos de estas saben *constitucionalizarlos* de tal modo, que vienen á ejercer una monarquía sumamente moderada, sin otra facultad casi que la sancion de los caprichos de sus legisladoras ; y estas en uso de sus atribuciones, se suelen ver en la dura precision de declararlos desde luego ineptos para ejercer su soberanía, y darles un asociado, que los ayude en sus penosas tareas.

Aquí llegaba mi sábio Director cuando fue llamado por una

de las ninfas que componian aquel coro, y dejándome pendiente del final de su discurso, voló ácia el lado donde su presencia era tan necesaria. Quedéme, pues, solo, y considerando mi inaccion en medio de aquel animado cuadro, maldije mil veces la cruel cortesía que parece creada para nuestro tormento. Por fortuna no duró largo rato esta escena para mí tan violenta, pues, ya dispuestas las mesas, se trató de *echar una manita ;* hirió entonces mis oidos una dulce voz femenil que me llamó á secas por mi apellido, con la mayor franqueza : volvime, pues, hacia el lado de donde salia tan suave acento, creyendo encontrar alguna persona conocida mia, y ví que la que me llamaba era nada menos que la señora de la casa ; no dejó por el pronto de sorprenderme su marcialidad, pero luego consideré que podria ser *elegancia,* y bendije en lo interior de mi corazon un uso tan ahorrativo de palabras. Díjome, que habia dispuesto que *fuese de la partida,* y yo sin murmurar me conformé con sus superiores disposiciones ; marché, pues, á mi asiento, donde ya esperaban mis maduros compañeros, y empezamos nuestra contienda, en tanto que los jóvenes, mas entretenidos en sus duos de tenor y tiple que nosotros en el juego, se habian ido colocando en corro graciosamente interpolados, de modo que sin mas que volverse á derecha ó izquierda, podia cada uno ser amante de su dama, y cortés con la de su vecino. ¡ Dichosa situacion ! No dejaba de darme á mí su poquito de envidia, verlos tan complacientes y complacidos, y ya casi iba olvidándome del juego, cuando mi mala suerte me hizo reparar en él, llegando á tal estremo su osadía, que no faltaba mas que un golpe para dar con todas mis municiones en los almacenes de mis compañeros. Viéndome tan mal parado, traté de hacer una honrrosa retirada, para lo cual finjí un gran dolor de cabeza, levantándome apresurado de aquel banco de paciencia.

Dirijime, pues, al corro, y mi buena suerte me deparó un asiento que acababa de quedar vacante por salida á otro destino del que lo ocupaba ; tomé apresurado posesion de este incom-

parable asilo, y al reparar á mi derecha, no pude menos de gloriarme con la idea de que el amor iba á indemnizarme de los rebeses que habia sufrido en mi fortuna : estaba, pues, cerca de mí cierta jovencita, airosa, elegante, y linda sobremanera, cuya edad rayaria en los diez y siete ; fuime acercando no sin temor á aquel escollo de mi formalidad, y empecé á exâminar el campo, mirando escrupulosamente el conjunto de gracias que hacian la fuerza de mi adversario ; no tardé en fijar sus miradas, y este primer paso fue para mí un triunfo que no esperaba tan pronto : mas animado, pronuncié algunas tiernas espresiones que no fueron tampoco mal recibidas, y ya empezaba á creerme el mas felíz de los hombres, cuando, presentándose en la escena otro menos reservado, comenzó desde un asiento inmediato á asestar sus tiros á la misma plaza que yo tenia sitiada, é hizo de modo que á poco rato nos hallábamos á una misma altura respecto de ella ; desesperábame yo, mordia los labios, mirábala entre airado y amoroso, y ella, inalterable, volvia los ojos al otro espectáculo que en lugar de reconvenciones la ofrecia rendimientos y agasajos.

Cansado, en fin, de ver su imperturbabilidad, me levanté y fuí á tomar asiento fuera del alcance de sus pérfidos tiros : hallábase junto á mí un jovencito muy agraciado, el que viendo mi turbacion y conociendo la causa, me habló en estos términos : " No " debe V. pasar cuidado por tan inconstante criatura, pues ya " que tiene el sentimiento de no ser el preferido, puede contar " con la seguridad de no tener rival, porque su natural carácter es " estar tan dispuesta á recibir bien á todos, como á no dar prefe- " rencia á ninguno. "

Con estas y otras reflexiones que me hizo el buen hombre quedé tranquilo y sosegado, y pude con bastante serenidad mirar el entretenido cuadro que formaba en grande el conjunto de la sociedad, igual en un todo al que mi diosa y yo habiamos representado, de lo cual inferí que el proceder de aquella no habia tenido nada de estraño, pues comparándole con el de las demas concurrentes, no hallaba desemejanza alguna ; lo cual fue causa

de que me afirmase en la idea de que la coquetería es parte intrínseca de la elegancia como despues me aseguró mi amigo en las conversaciones que sobre ello tuvimos ; en cuya inteligencia, y queriendo reparar mi falta, me llegué á mi bella, á quien hallé mas que medianamente enojada, suplicándola tuviese á bien retirarme su indignacion, perdonándome el esceso cometido, y Dios sabe lo que me costó lograrlo. Llamando á mi amigo aparte, tratamos de desfilar por ser ya media noche, como en efecto lo hicimos con las mismas ceremonias que á la entrada, añadiéndose solo el ofrecimiento de aquella casa, que yo deberia tener el placer de frecuentar todas las veces que me lo permitieran mis ocupaciones.

— ¿ Cuándo haces ánimo á volver ? me preguntó mi introductor, no bien nos vimos en la escalera — ¿ Yo volver á un sitio donde á un mismo tiempo se pierde la fortuna y la paciencia ? ¿ Y son estas vuestras diversiones ? — Y si no lo son tuyas (me replicó mi amigo algo indignado) dígote que eres incorregible, y desde ahora me relevo del encargo de enseñarte á vivir en el gran mundo.

Volví en mí al oir esto, y yo no sé si la indignacion de mi amigo, el temor de quedarme sin maestro á los principios de mi aprendizage, ó el reconocimiento que hice de mi poca inteligencia para disputar con él, me obligaron á callar y á consentir en volver á la casa, como lo verá el curioso lector si algun dia me diere gana de contárselo.

CAPITULO SEGUNDO. NOVIEMBRE.

Sociedades patrióticas.

¡ Cuánto no se ha escrito ya sobre este asunto ! ¡ cuántos grandes ingenios han manifestado su opinion en pro y en contra ! ¿ y querré yo, pobre y desnudo de las cualidades que á

aquellos sobran, meterme en un campo trillado ya por sus profundos conocimientos ? pero supuesto que todos tenemos derecho á pensar (salvo el parecer de los ilustrados miembros de la difunta) y que no sería la primera vez que muchos grandes hombres se han engañado en sus juicios de medio á medio, no me quiero quedar con nada en el cuerpo, y pese á quien quiera, he de decir algo sobre esta clase de reuniones, para lo cual contaré sencillamente lo que una noche de estas ví y oí en la sociedad de la Fontana de Oro ; y es como sigue.

Las cinco de la tarde serian, cuando, pasando por la puerta de dicho Café, ví entrar mas gente que lo regular; picóme algun tanto la curiosidad, y teniendo en la mano el medio de satisfacerla, me metí en el tropél ; entré ó me entraron, de modo que, sin hacer ningun esfuerzo por mi parte, me hallé en medio del salon en que se celebran las sesiones. Acomodéme allí, lo mejor que pude, es decir, en la tercera parte del sitio que debia ocupar mi cuerpo estando como Dios manda, sin facultades para rebullirme á un lado ni á otro. Largo rato hacia que nos hallábamos en esta situacion, que, para saber cual es, es menester sufrirla, cuando, por último, subió á la tribuna un orador, cuyo marcial despejo me hizo interesar á su favor : comenzó su discurso con tranquilidad, continuóle con fuego, y le acabó con entusiasmo, en medio de los aplausos de todos los que le oyeron. Sucedió á este, otro no tan vehemente, pero algo mas claro, quien, con auxilio de sus chanzonetas y amargas verdades, hizo poner de su parte al auditorio, aunque proponia todo lo contrario que el anterior. Dividióse entonces la concurrencia ; y aunque despues subieron varios oradores, ya no fue posible oir mas que los gritos, las patadas, &c.

Todo lo observaba yo desde mi rincon, y cada vez me convencia mas y mas tanto de la utilidad de esta clase de reuniones para disipar los errores de la multitud cuanto de la necesidad de que los encargados de ello conozcan lo fácil que es estraviar la opinion pública, y se guarden de hacerlo. ¿ Es posible, decia yo,

que los Padres Conscriptos, temiendo mas el engrandecimiento de estas sociedades que su desenfreno, hayan mirado con indiferencia, un mal cierto é inevitable por otro que no es ni lo uno ni lo otro ? ¿ Es posible que, prohibiendo la eleccion de un presidente responsable que llamase al órden al que pareciera estraviarse, se haya dejado la puerta franca para verter espresiones que tanto pueden perjudicar ? ¿ Es posible que, quitándolas el carácter de sociedades, haya abierto el camino á cualquier mal intencionado para constituirse en orador, con peligro de que pueda por medios falaces estraviar la opinion de los incautos que le oyen y no conocen su malignidad ? Por fortuna, hasta ahora todo ha sido órden y armonía : ¡ plegue á Dios que así suceda siempre ! y que las Córtes, desengañadas por la esperiencia, no tengan que revocar un decreto que es, á mi entender, la causa de cualquier desórden que pudieran cometer estos cuerpos sin cabeza !

Salíme lo mejor que pude de aquella violenta mansion, y al verme en mitad de la calle bendije á la Providencia que me habia vuelto á mis anchuras, aunque algo mahullado de las pasadas estrecheces.

CAPITULO TERCERO. DICIEMBRE.

Navidades.

Dia veinte y cuatro de diciembre : las once de la mañana serian, cuando, envolviéndome en mi capa, salí á olfatear alguna cosa sobre el modo y la manera con que en este gran pueblo se celebra el nacimiento de su Redentor. Acerquéme (no sin trabajos y repetidos encontrones de los machos de dos patas que giraban por todos lados con las provisiones de boca y guerra para las sangrientas refriegas celebradas en tal dia) á la Puerta del Sol, mansion de todos los curiosos y vagabundos. Paréme, pues, á ver venir y á considerar descansado aquel espectáculo, que á la

verdad era divertido ; por aquí renegaba un mozo á quien un par de pavos que traia en la mano le impedian sostener una banasta bien peltrechada que descansaba sobre sus costillas ; por allá se descolgaba una aldeana, caballera en su pollino, soberviamente prevenidas las alforjas de tarros de leche, tortas, manteca y *otras muchas cosas cucas* : por aquí rabiaba un chiquillo á quien un mal intencionado, pinchando su rabél, habia traspasado su corazon ; por allí una gran tropa de muchachos venia atronando las cabezas con los dulces sones de los tambores, zambombas, y chicharras ; á mi derecha un gran corro de gente oia los primores de la catarrosa voz de un ciego que al son de su guitarrillo cantaba el nacimiento del Hijo de Dios ; á mi izquierda... ¿ pero cómo pintar los diversos espectáculos que sin cesar se sucedian delante de mi ? Baste decir que, aturdido y casi sin conocimiento, tuve que volver mas que á prisa á encerrarme en mi cobacha para descansar de tanta agitacion.

Llegó, pues, la tarde de aquel angustiado dia, y aunque cansado de la mañana, no quise ignorar si habia variado la escena, y al efecto, me dirigí otra vez al propio sitio. Là misma gente me indicó que la plazuela de Santa Cruz era, digámoslo así, el foco de la reunion, y antes de cinco minutos me hallaba con toda mi persona en medio de él. ¡ Quién será bastante á pintar las angustias, las pisadas, los trabajos en fin de todas clases, que padecí el tiempo que estuve en aquel infierno con el nombre de la Cruz ! ¿ Será cierto, decia yo entre mí, que en un pueblo culto y civilizado se tenga por diversion apiñarse en un círculo tan estrecho, pudiendo apenas rebullirse ? ¿ Será cierto que otras mugeres que aquellas que hacen su negocio en las estrecheces, vengan á un sítio donde se desconoce el pudor, y donde la mezcla confusa de ambos sexos y la libertad que en tal dia se permite espone á la mas recatada á oir y ver palabras y acciones las mas groseras é indecentes ? Estropeado y sin fuerzas, salí de aquel Babél, y metiéndome en los portales de la plaza, creí encontrar algun descanso, pero sí el mismo desórden, la misma confusion, el

mismo todo en fin, aumentado si cabe con la gritería de los vendedores de dulces. Volvíme, pues, al café de Lorencini á descansar de una vez y á reflexionar sobre las necedades de los hombres, cuando héteme que atisvo á mi amigote (ya se acordarán los lectores que hablo de mi Director) que se hallaba con otros de sus mismas trazas. Llaméle, vino á mi con alegría, y antes que le contára mis cuitas, ya me tenia cogida la palabra de acompañarle por la noche á hacer colacion en una casa de su confianza. Descansamos un gran rato, hablamos algo mas que lo regular, y á eso de las nueve nos pusimos en marcha para nuestro *rendez-vous*. Llegamos allá, y contra todas mis esperanzas, me hallé con una sociedad alegre, franca, y divertida, donde antes de media hora se me trataba con la misma familiaridad que á un amigo antiguo.

Llegada la hora de cenar y preparadas las mesas, empezamos una colacion tan reducida, que bien podria ayunar con ella toda la comunidad de nuestro P. san Basilio sin temor de que quedase con ganas. Hácia el fin de ella, empezaron los brindis, los versos, y en fin todas aquellas demostraciones que el patriarca Noé nos dejó por *otro sí* de su legado. — Acabóse por último al cabo de tres horas la dichosa operacion de cenar : mi amigo y yo, deseosos de completar el dia, nos dirigimos á la iglesia de San Sebastian, á oir la misa de Gallo. Entramos en ella al Sanctus, y á tiempo que la música se hallaba tocando rigodones y walses, lo cual unido á la sobervia disposicion de los concurrentes hacia un cuadro tan edificante que solo faltaba que uno rompiera el baile para que todos le siguieran. No fue de mi gusto esta escena, y así supliqué á mi amigo la abandonasemos, á lo cual accedió con la precisa condicion de que correriamos mas iglesias.

Con efecto, así lo hicimos, y en todas ellas veiamos repetido el escándalo de la primera ; saliamos á la calle y siempre nos hallábamos con quimeras, borrachos descarados, ó mozas sin pudor, ofreciéndonos aquellos algun palo por desperdicio, los segundos compromisos contínuos, y las terceras otra cosa algo mas dura-

dera. Y despues de todo lo dicho ¿ habrá alguno que no quiera gozar *de los placeres* de la Noche-buena ?

CAPITULO CUARTO. ENERO DE 1821.

Un baile.

¡ Yo te saludo, o felíz dia primero de enero ! ¡ yo te saludo, y conmigo todos los españoles que conserven en su pecho el sagrado fuego de libertad ! ¡ Sea eternamente ensalzada tu memoria por un pueblo á quien tú libraste para siempre del ominoso yugo que le agoviaba ! — Aquí llegaba yo en mi gratulatoria al ver la luz de tan bello dia, cuando hube de interrumpirla, viendo entrar á mi inseparable amigo por la puerta de mi habitacion dándome albricias y parabienes ; preguntéle con estrañeza la causa, y él, gozándose en mi turbacion, me respondió con la siguiente prosopopeya : — " Ya sabes, querido amigo, que dia es hoy. — Sí, y en esta contemplacion estaba cuando tú me has interrumpido — Bien ; no ignorarás tampoco lo que en la calle de los Jardines de esta corte exîste una sociedad tan patriótica como divertida. — Varias veces he oido hablar de ella. — Sabrás tambien la costumbre que tiene de celebrar con grandes bailes los aniversarios de los dias clásicos de nuestra última revolucion. — Y que hoy por consecuencia le tiene, y que me vienes á convidar, ¿ no es esto lo que vas á decirme con tantos preámbulos ? " — Mas frio que una nieve se quedó mi buen hombre al ver que su noticia habia causado un efecto tan contrario al que él se imaginaba; visto lo cual, me determiné á consolarle, diciéndole : " No es esto manifestar que yo no tenga una complacencia en asistir, si es posible, á esa funcion, pero no he podido menos de estrañar la importancia que la das. — No mereces tú, me respondió con enojo, que yo haya dado tantos pasos por poderte proporcionar una completa diversion. — ¿ Pues qué, te ha costado mucho ?

— Y tanto, que si tú lo supieras, me lo habias de agradecer eternamente. ”

Conociendo yo entonces que las cosas se deben apreciar, no por lo que son en sí, sino por lo que cuestan, empezé á interesarme tanto por el dichoso baile, que ya se me hacian siglos las horas que faltaban hasta hallarme en él; hize, pues, las paces con mi buen amigo, y comenzamos juntos á tratar de los medios de presentarnos *Com' il faut* á tan brillante sociedad. Por lo que hace á mi compañero, pronto se halló vestido *en todo rigor de elegancia ;* pero yo ¡triste de mí! que nunca habia salido de mi leviton, mi pantalon gris, con sus botitas por debajo, con lo cual y otras pocas frioleras se concluia todo mi equipage, ¿cómo proveerme tan pronto como era necesario, de otro todo elegante, todo en solfa, y todo, en fin, digno del grandioso objeto á que se dedicaba ? En tan crítica situacion solo el provisto almacen de mi condescendiente amigo pudo sacarme á puerto seguro, y ¡oh precioso cofre ! nunca me olvidaré de lo bien que me servistes en aquella ocasion.

Dispuesto todo del modo que llevo dicho, comenzó la grande obra de adornar con tan buenos atavios mi desaliñada persona, y aquí pido la paciencia de mis lectores, considerando la que tuvimos mi maestro y yo. Abrió éste su elegante depósito cuando yo me hallaba en el traje del glorioso san Sebastian, y sacóme unas medias negras : íbamelas á poner, cuando, queriendo asegurarme de que algun punto final no me saliese al encuentro, me hallé con que todas ellas eran, digámoslo así, una verdadera celosía. Reconvine riendo á mi amigo sobre el buen recado que me iba dando, pero ¡cuál fué mi estrañeza al reparar que él se estaba poniendo otras iguales, y que, segun me dijo, no podia yo prescindir de hacer lo mismo si queria ir *de gran tono,* pues lo que yo llamaba bujeros, no eran sino calados..... A tan fuertes razones, ¿quién habia de replicar ? Yo al menos no lo hice, pues me planté mis medias, resolviendo en mi interior aprovechar á la sombra de tan buena moda unos cuantos pares que mis pies han

calado con primor. Púseme en seguida un pantalon tambien negro, que yo al principio creí deber reusar por ser propio solo para saltar arroyos; pero á la voz que me dió mi amigo, de "es de última moda," bajé mi cabeza, estiré mis piernas, y me lo metí; nueva dificultad al abrocharme; que ó este pantalon no tiene pretina, ó la tiene tan grande que yo no sé por donde se empieza á abotonar; tuvo mi buen hombre que hacerlo él mismo para enseñarme, y llamo otra vez la atencion de mis oyentes sobre el cuadro que hariamos, mi Maestro y yo, el tiempo que duró la larga operacion de echar once candados á mis necesidades: de igual ayuda necesité para ponerme un corbatin tan prolongado, que merecia por lo respetable el tratamiento de excelencia; del chaleco no digo nada, pues tampoco lo dije entonces, aunque bien me chocó su figura; y por último me hallé vestido encajándome un gran frack que, haciendo parecer lo que no habia, me daba todo el aire de una ama de cria de las que vienen de mi tierra, (soy de la provincia de Burgos para servir á sus mercedes). Calcéme guantes y sombrero, y ya *elegantizados* de este modo, rompimos la marcha con toda solemnidad.

Llegados que fuimos á aquel sitio encantador, mi primer cuidado fue reparar si mis dichosas medias habian variado de calado; no creí engañarme del todo, pero, pensando que sería defecto de mi vista mas bien que de ellas, no me detuve mas, y entré á la sala con mi amigo. Asombróme verdaderamente aquel magnífico cuadro, regocijándome en mi interior de ser una parte de él; y llegó á su colmo mi satisfaccion cuando mi compañero me espresó la suya diciéndome entusiasmado

"*Yci on trouve le plaisir, et ici on fait l'amour;*
aux belles dammes on fait ici la cour."

pues aunque yo no entiendo ni una jota de esto de lenguas de extrángis, como oí algo de *dammes, plaisir, amour,* lo traduje acá á mi modo, y desde luego me aseguré de que mi amigo habia dicho una gran cosa.

Eché mis ojeadas á la redonda, y hallé que entre los concurrentes de ambos sexos, se hallaba íntegra y completa la tertulia á que yo habia asistido (véase el cap. 1.); busqué, pues, á mi volátil diosa con ánimo de reparar por entero el desaire que mi inexperiencia la hizo; pero ví con dolor que otro menos escrupuloso ocupaba mi puesto; dirijí entonces el rumbo hácia otra parte; mas ¡oh pesar! todo estaba tomado, y este hombre infelíz se veia, á pesar de sus medias, su pantalon, su chaleco, su frack, y su escelentísima corbata, espuesto, como quien nada dice, á quedarse de non en medio de tantas parejas; por último, despues de repetidas solicitudes, logré que viniese á mis manos un billete para poder bailar; en uso de las facultades que por él se me concedian intenté sacar á cierta jovencita que no me desagradaba; pero un "*estoy comprometida*" fue todo el fruto que en aquel campo pude recoger. La misma solicitud hecha hasta diez veces obtuvo otras tantas el mismo despacho, hasta que la undécima halló por fin acogida favorable, teniendo la satisfaccion de ver salir á correr parejas conmigo á una de las mas preciosas y mas elegantes de la sociedad.

Tal era mi entusiasmo, que apenas daba lugar á las palabras, y enagenado con mi felíz suerte, pasé contemplándola el largo rato que medió hasta romper á bailar, pudiendo decir que

Cada vez que la miraba
Mas bella me parecia.

Por último, fué preciso salir de aquel éxtasis, y agarrando tan dulce carga empecé á valsar con un espíritu que me parecia interminable; pero á muy breve rato mi natural pesadéz me imposibilitó de continuar aquel violente ejercicio, y hube de recurrir á una silla para no dar conmigo en el santo suelo. Acabóse aquel vals, y al llevar á mi compañera á su asiento, la rogué *con toda la expresion del amor* tuviese á bien ahorrarme el disgusto de verla bailar con otro, á lo que ella accedió con un gusto que me hizo formar de mí un concepto aventajado: sentéme, pues, al lado de

mi bella, y resuelto á ser el satélite de aquel planeta, no me separé de él ni mientras el bayle, ni mientras el ambigú servido despues. Varias veces salimos á lucir nuestra habilidad, y siempre confesándome vencido tenia que implorar de mi enemiga la suspension de las hostilidades.

Con estas y las otras iba creciendo en mi pecho una pasion tan fogosa, que ya no hallaba medios de sujetarla, cuando uno de los concurrentes, queriendo sin duda hacernos ver que ya eran pasadas las horas de la ilusion, abrió de pronto los balcones, inundando de luz á un mismo tiempo la sala y nuestras ofuscadas imaginaciones. Miro entonces á mi bella, y... ¿ cómo es posible pintar el trastorno que la mudanza de escena habia ocasionado en su figura ? facciones, color, todo, todo, me parecia nuevo : aquellos ojos que tan brillantes habia visto, los encontré apagados y sin gracia ; reconocí en su tez, que yo creia tan fina, las crueles trazas de las viruelas ; y en fin, ¿ para que cansar mas esplicando por menor la transformacion total de mi ilusionante pareja ? Baste decir que fue tal mi turbacion que apenas pude continuar dirijiéndola la palabra, y todo corrido dejé aquella morada de las ilusiones, donde todo se vé no como es, sino como debia ser.

¡ Hé aquí (esclamaba yo bajando la escalera), de donde proviene regularmente la vanidad femenil ! Ofuscadas por los elogios que de su belleza se hacen en tales reuniones, no se dan lugar á pensar que la causa de esto procede de que no aparecen en ellas con sus verdaderos colores, y á la manera del asno de la fábula, toman á su cargo las adoraciones rendidas solo á sus atavios. ¡ Dichosa la muger que no se haya hallado en un baile !... ¿ pero qué digo ? entonces no será mas que una *linda sin maneras* y *sin elegancia*, destinada á hacer un papel muy secundario en unos tiempos en que los únicos adornos de su sexô son el baile, la música, &c. &c. ; pues es cosa cierta que desde que los hombres se han vuelto mugeres, las mugeres han dejado de querer parecerse á los hombres. ¡ Tal es tu degradacion, oh sexô destinado á ser

fuerte, que aun el débil se desdeña de imitarte! *¡Oh tempora, oh mores!*

CAPITULO QUINTO. FEBRERO.

Teatro.

Triste y cabiloso pasaba yo una noche de estas por la calle del Príncipe á tiempo que la gente entraba á la Comedia; el no saber que hacer de mi persona y el deseo de distraerme de mis lóbregas contemplaciones, me resolvió á gozar de aquel espectáculo; llegué con esta idea á tomar mi billete, pero se habian acabado, y ya me consideraba fuera de aquel combate, cuando, sin mas ni mas, me hallé rodeado de una porcion de encapotados, que trataban, por decirlo así, de envolverme en billetes, ponderándome las ventajas del que me ofrecian, de las cuales no podia yo disfrutar sino *con la precisa condicion* de pagarles el doble de su valor. Causóme no poca estrañeza que á la vista misma del despacho se permitiese semejante escándalo, pero deseoso ya de divertirme á toda costa, eché mano á mi bolsillo, y dí cuatro pesetas por un billete de dos, y las gracias encima, pues, segun el que me lo vendió, debió haber llegado á un duro.

Entré, pues, en el teatro, y me acomodé lo mejor que pude en el estrecho círculo que me permitia, por un lado lo bien aprovechado del terreno, y por otro, el par de tomos que me tocaban á derecha é izquierda: pasé por fin el rato que medió hasta empezarse la representacion, mirando con ayuda de mi lente (que es lo único que tengo de elegante, con harto dolor de mi alma) una por una todas las bellezas y no bellezas que coronaban aquel agradable recinto; parando mas la consideracion, como es natural, en las primeras, á pesar de los molestos ruegos de mi vecino que me importunaba para que notase los defectos de las segundas; hallábame embelesado al notar tanta mirada tierna, tantos

anteojos enarbolados, tanta dulzura en fin, cuando un tremendo silvido que hirió mis oidos algo mas de lo regular, anunció el principio de la comedia ; subióse el telon, cayeron los sombreros, cesaron las mudas conversaciones, tomaron otro rumbo los anteojos, y empezamos á gozar algun descanso.

Representábase aquella noche, por mi desdicha, una de aquellas comedias famosas en que una dama sin pudor, una criada habladora, un galan espadachin, un criado chocarrero, y sobre todo, un infame traidor (*¡ y cómo me gustan á mí las comedias en que hay traidor !*) armaban un enredo tan imposible de desatar como de retener en la memoria : fatigada la mia al ver tantos dislates, y estimándola mas que á ellos, traté de entretenerla con otro asunto ; pero ¿ cómo era posible que ella se contuviese al ver

"La desverguenza pública y notoria
De la escuela (que llaman) de costumbres
En el siglo (que llaman) ilustrado
Y en una capital de un grande estado ?"

¿ Ni cómo tapar tampoco la boca á mi oficioso vecino que me contaba con todos sus pelos y señales los lances que iban á suceder dentro de media hora, y la vida, virtudes y milagros de todos los personajes encubiertos que se presentaban en la escena ? — "Repare V., me decia, los bellos ojos de la S... ; quiero contar á Vmd. un lance que la sucedió con el Marqués de .... — Ruego á V. no se incomode, pues no me intereso en esa clase de lances. — Al menos, me permitirá V. que le cuente el orígen de aquel medallon que saca al cuello. — Tampoco deseo saberlo." — A pesar de tan secas respuestas tuve que sufrir el cuento del Marqués y el apéndice del medallon. Resuelto por fin á no contestarle, le dejé charlar todo lo que quiso, hasta que por fin, habiéndola armado con el de su derecha, me dejó descansar algun rato, que bien lo necesitaba.

Acabóse á este tiempo la comedia, y el público en lo general, ocupado sin duda en las mismas consideraciones que yo, esplicó

tan bien su disgusto que ya creí era llegada la hora de aquellos pobres bancos y sillones, en tanto que los promovedores de aquel desórden se estarian riendo de él, detras del telon que nos les ocultaba. — "*¡Almas grandes para quienes los silvidos son arrullos y las maldiciones alabanzas*"? Sosegóse algun tanto el tumulto, cuando una desgarrada manola, y un chulo algo mas comedido, salieron á bailar un baile que el arte reprueba, y que las buenas costumbres abominan, el cual fue victoreado á su modo por la chusma que se hallaba acampada á mis espaldas. Empezaba á gozar alguna diversion en la graciosa pieza que siguió despues; pero ¡oh imperfectibilidad de las cosas humanas! mi piadoso vecino cuidó de ahogarme todo el placer con los violentos estremos con que manifestaba el suyo, que fueron tantos y tan repetidos, que faltó poco para que la gloria de Guzman no me hubiese costado un par de costillas. Acabóse por fin la representacion, y en fuerza de mis esfuerzos, tuve la satisfaccion de encontrarme de patitas en la calle.

No bien me ví á mis anchuras, y al abrigo de la sempiterna charla de mi vecino, cuando este maldito genio reparon con que Dios me ha regalado, me inclinó á parar la imaginacion en el espectáculo que acababa de dejar, ofreciéndome, como hace siempre, no las buenas circunstancias de él, sino los defectos de que se halla rodeado. Trataba yo con todas mis fuerzas de dirijirla hácia las primeras, pero ella, sea que no las encontrase, sea que la abultasen mas los segundos, solo me ofrecia una reunion fria y escandalosa de disparates con el nombre de comedia *moral*.

"Y llamamos rabones á los mulos
cuando no tienen rabos en los cu..."

Una ejecucion sin vehemencia ni verdad, una impropiedad absoluta en los trajes y decoraciones, un teatro á obscuras, y malísimamente servido por dentro y fuera, y en fin, me ofreció tanto, tanto!... que ya ni me acuerdo, ni aunque me acordára lo

diria por quedarme con algo en el cuerpo para probar á ver si lo puedo digerir, aunque, Dios mediante, espero que no.

Que hay comidas tan toscas
que solo las digiere un papa-moscas.

CAPITULO SESTO. MARZO.

Puerta del Sol.

Mucho y muy bueno habia yo oido hablar de este curioso sitio al cura y al escribano de mi lugar, que son los únicos que desde que se fundó se han alejado de él la inmensa distancia de 42 leguas que hay hasta llegar á esta gran corte, y eso, no por gana de ver mundo, sino por precision; porque el primero vino á hacer la rueda del pavo á un gran señoron, que, en premio de sus buenos servicios, le recompensó con aquel curato; y por lo que hace al escribano, tambien vino obligado á Madrid á lucirlo delante de los señores del nunca bien ponderado Consejo de Castilla (q. e. p. d.), que ya se sabe que eran los únicos que podian y debian entender de exâminar á estos pájaros; pero... ¡ y que bien que lo hacian ! hasta el sombrero que llevaba le exâminaron á mi pobre hombre ¡ tal era su universal sabiduría que á la legua conoció uno de ellos la fábrica en que se habia hecho ! ¡ Esto si que se llama exâminar ! Pero ¿ voy á hablar de la vida del escribano y de la muerte del Consejo de Castilla, ó de la Puerta del Sol ? Prosigamos pues mis reflexîones sobre esta última, y no nos apartemos del camino sin qué ni para qué.

Varias veces acordándome de aquellas conversaciones, me habia yo parado á considerar aquel cuadro, y cada vez me asombraba mas de no encontrar en él el *busilis* que los demas. Un dia que entre otros me hallaba contemplándole, me ocurrió por fin la idea de que tal vez los negocios que en él se hacen, podrian

ser por lo bajo, como cosas que no todos conviene que sepan, en cuya inteligencia, con la libertad que me daba el no ser conocido, determiné irme colando en todos los corrillos que me rodeaban para enterarme de los asuntos en cuestion. Empecé, pues, mi obra acercándome á uno que se hallaba á mi derecha (póngase el discreto lector mirando á la calle de Carretas, gire á la derecha, y adivinará el que digo), púseme á oir la conversacion, y desde luego conocí que los miembros de aquel respetable congreso eran de una casta de pájaros que, aunque algunos llamarán con un título propio de hombres diligentes, yo digo que hacen su negocio á pie quieto. Disertaban á la sazon sobre las causas de la baja del papel-moneda, diciendo con este motivo tantas necedades, que yo no pude menos de asombrarme de que unos hombres nacidos y educados en esta ciencia tuviesen tan poca sutileza para discurrir sobre ella; llegó á este tiempo un pobre pagano preguntando el precio del papel, y mi escuadron se formó en batalla para recibirle con las formalidades de estilo; hecha su demanda, obtuvo otra pregunta por respuesta, á saber: si trataba de comprar ó vender? No caí yo por el pronto en las causales de esta enigmática contestacion, pero reflexionando sobre ella, conocí la diferencia que debe haber en el precio segun las circunstancias, y admiré la prevision de aquellos honradísimos especuladores. — Apenas hubo contestado mi buen hombre que su intencion era la de vender un crédito que tenia, todos aquellos semblantes sufrieron la mas rápida alteracion, pasando desde el aire contemplativo é interesado al mas despreciador y desdeñoso, con que contestaron al infelíz suplicante con las tristes espresiones de "*no se encuentra dinero*"; pero ¿cómo pintar la afliccion que se manifestó en aquel desdichado al oir semejantes palabras? Rogó, suplicó, é hizo tanto, que al fin uno de ellos se resolvió, como por via de conmiseracion, á tomarle su crédito, aunque con la miserable diferiencia de un cinco por ciento sobre el cambio corriente. No pudo menos de escandalizarme semejante usura, y por no precipitarme á dar muestras de mi descontento, tomé el

partido de variar de posicion; á cuyo efecto me dirijí á otro grupo que formaba en la esquina de la calle de Carretas; componíase de hombres de todos colores, los cuales, quien con mas, quien con menos razon, discurrian políticamente sobre los asuntos del dia. Defendia uno de ellos apostando ciento contra uno que los napolitanos no sucumbirian al yugo austriaco (no estaba en Nápoles á aquella hora!) y otro por el contrario sostenia que los austriacos vencerian (soberbias narices!) Dividida entre estos dos partidos la concurrencia, empezaron á lucirse tan valientes pulmones, que ya iba creciendo el corro tanto, que ya tomé el partido de retirarme, por si acaso la autoridad, creyéndola asonada, la dispersaba con su natural mansedumbre.

Subí, pues, hasta frente de la puerta del café de Lorencini, y viendo allí otra gran reunion, me entré sin decir oste ni moste á olfatear el asunto de que se trataba, no creyéndole menos grandioso que el que acababa de dejar, segun el interés que manifestaban los circunstantes; pero ¿cuál fue mi asombro, cuál mi rubor, al enterarme de que todo ello se reducia á disertar sobre... los pliegues de las levitas? Quise al pronto abandonar con desprecio aquella irrisoria escena, pero conociendo que podria serme instructiva para el sistema *tonical* que me he propuesto, me puse á escuchar con todos mis cinco sentidos á aquellos doctores de esta ley... — Desengáñese V., decia uno de ellos, no hay traje mas agraciado que una levita hecha por Hortet, segun el último figurin de Paris. — Pues yo, contestaba otro, hallo mas elegancia en un frack alto de talle, como el que yo me he mandado hacer en Francia; pero á propósito de esta ¿han visto VV. el chaleco que me han enviado de allá? ¡oh amigos! ¡que novedad, que perfeccion! nada de cuellos largos, nada de dobleces, sino un cuellecito redondo, de dos dedos á lo mas; ¡oh! esta es la última moda, y debe el mundo tan graciosa invencion al famoso *Pantalonier* que vive *dans la rue Royale de Paris*. — ¿Con que, segun eso, replicaba el primero, vamos furiosamente indecentes con nuestros chalecos de gran cuello? — Ciertamente; pero tened, que ya me

parece haber visto yo en Madrid algun corte como el mio, y si no me engaño, los ha de tener Hortet. — Pues entonces, parto corriendo á tomar uno, y á disponer que me lo haga, si es posible, para presentarme esta noche en el baile de la Marquesa de...; con que, señores, *au revoir*. — Edificado quedé yo al oir tan sábias disertaciones; y desde luego resolví en mi interior alistarme bajo las banderas del brillante artífice que oia nombrar con tanto aplauso.

Púseme en seguida á reflexîonar sobre lo que habia visto y oido en el discurso de aquella mañana, y desde luego dí la razon al cura y al escribano de mi lugar, diciendo con ellos que quien no ha visto la Puerta del Sol no ha visto una cosa buena.

CAPITULO SETIMO. TRIBUNALES.

Sus incidencias y dependencias, anexîdades y conexîdades.

Sepan cuantos esta obra leyeren ú oyeren leer, que mi venida á la córte desde mi aldea ha tenido por objeto principal el seguimiento de un pleito que me puso quien queria mas mi dinero que mi sosiego. Cuatro meses hacía que con las trapisondas de este pueblo se me habia hasta borrado de la memoria mi primer cuadro, cuando el mal dimoño, que no duerme para dar con mi paciencia en tierra, me lo acordó una mañana de estas, y me resolví á saber su estado. Pasé con esta idea á casa de mi agente de negocios, á quien encontré dando audiencia *in sede pro tribunale* con todas las trazas de un hombre de pró; despedia á aquel, alhagaba á éste, recibia de ambos; y en fin, él se manejaba de modo que todos quedaban contentos. Tocóme á mi el turno: yo habiéndole preguntado por mi asunto, creyendo que por lo menos estaria ya para verse en estrados, me respondió que hacia tiempo se hallaban los autos en la escribanía, esperando que usasemos del traslado que se nos conferia de lo alegado por la contraria, y que él no los habia activado, porque las dificiles cir-

cunstancias no le permitian suplir dinero, por lo cual me suplicaba *le hiciese de fondos* para verificarlo. No dejó de chocarme la especie cuando ya iban dados tres ataques á mi pobre bolsillo; pero, considerando que no me convenia nada indisponerme con un hombre de su valía, tomé el partido de suministrarle un cuarto refuerzo, con el que me prometió seguir el negocio con la eficacia que acostumbraba.

Poco satisfecho de tales ofrecimientos, bajé con toda mi formalidad á aquella mansion de la discordia; á aquel infierno abreviado que se halla frente de santa María; entré en el tortuoso callejon de los procuradores, y á virtud de infinitos empujones y pisadas, llegué por fin á la mesa que el mio regentaba. Despues que hube hecho mi correspondiente reverencia, le supliqué tuviese la bondad de tomar mis autos para llevarlos al abogado, á lo que él, con una prontitud que no me dió buena espina, me respondió que iba al instante á verificarlo, pidiéndome le acompañase. Hícelo así inocentemente, salimos de aquel recinto, y subimos á otro no tan bullicioso, pero no menos lucrativo, donde, ademas de los autos y en cambio de media onza de oro, me entregaron una papeleta de derechos de *tiras*, *juntas* &c. &c. cuyos nombres, aunque yo no entendia, hube de contemplar válidos al verlos aprobados por mi práctico procurador.

Salí de allí algo mas ligero que habia entrado, pero bien se ha dicho que en empezando una vez la desdicha, tarde ó nunca acaba, lo cual conocí por esperiencia triste al ver que mi buen procurador supo procurarse otra media onza por otra media papeleta de términos que yo no habia pedido, y rebeldías que yo no habia acusado. Cargado de papeles, y aliviado de dinero, llegué por fin á casa de mi letrado, quien me recibió con su natural afabilidad y agasajo, y tomando los autos me aseguró de su pronto despacho. Queriendo yo exâminar su juicio sobre mi negocio, le rogué me lo dijese francamente, á lo cual con aire grave y mesurado me contestó: "No debe V. tener miedo ninguno, pues es tal su justicia, que el tribunal no dudará en

administrársela, desechando lo espuestó por el contrario, y aun condenándole en las costas."

No quedé muy satisfecho con tan afirmativa respuesta; porque aquí para *inter nos*, es menester que estemos en que yo, aunque litigaba, era mas por presuncion que por convencimiento de mi derecho, y no me podia figurar que tan de plano se pudiese afirmarle. Resuelto, pues, á desengañarme redondamente, eché mano al bolsillo, y sacando otra, no media, sino entera, y mas amarilla que un oro, se la introduje en la mano á mi director á cuenta de cuentas, suplicándole me hablase claramente si debia ó no seguir el litigio. — "Me parece, me respondió, que yo en igual caso no dudaria en seguirle, porque, en medio de algunas fuertes razones alegadas por el contrario, entreveo yo otras que nos pueden favorecer mucho. — Como! ¿y es esta la seguridad que hace nada me daba V.? — Yo lo que he querido decir es que debe V. seguirlo, porque no creo se pueda graduar de temeridad." — Acordéme entonces de aquel sábio francés, que habiéndole preguntado ¿por qué gastaba en médicos si nunca hacia nada de lo que le decian? respondió: "*para saber lo que me conviene, que es lo contrario de lo que me ordenan*"; y resolví abandonar el negocio, temiendo quedarme en camisa si lo ganaba, y en cueros si lo perdia.

CAPITULO OCTAVO. MAYO.

San Ysidro.

Rayaba el alba del dia quince de este mes, cuando los descompasados gritos de mi compadre y amigote me hicieron acordar de la palabra que la noche antes le habia dado de visitar con él la ermita del santo patrono de este gran pueblo, como es uso y devota costumbre en él. Apesar de su resistencia, y en virtud de mis esfuerzos, logré al cabo de un rato una completa victoria

sobre mi desmesurada pereza, y ayudado por mi amigo, pude ponerme en pie; vestime, calcéme *tout á la negligè*, como lo pedia la hora y circunstancias de tal funcion, y entre bostezos y suspiros bajé tristemente la escalera, creyendo en mi interior no hallar diversion capaz de indemnizarme de las horas de sueño que habia perdido. Pero muy luego varié de opinion al ver el gran turbion de gente de uno y otro sexô que se descolgaba por la calle Mayor y demas del camino de las dos puertas de Segovia y la Vega ; mas y mas me afirmé en mi idea, cuando, habiendo salido de esta última, vimos una gran cadena no interrumpida que guiaba hasta la misma ermita ; internados en ella, comenzamos á distraernos con las diversas escenas que en tales fiestas se suelen oir y ver. Quien venia cantando al son de un guitarrillo, quien con una gran campana de barro atronaba las cabezas ; quien, algo mas espiritualizado que lo que Dios manda, venia dando encontrones, y haciendo eses que no habia mas que ver ; por aquí un gran grupo de manolas se acercaba bailando al son de sus panderos ; por allá otro de mozos se abria paso con las eficaces razones de unos cuantos garrotes ; y en fin por todas partes se veia una contínua agitacion, un contínuo clamoreo, capaz de destornillar la cabeza mas bien templada.

Acordábame yo de las descripciones que habia leido de las fiestas con que los romanos celebraban sus bacanales, y comparábalas á esta sin temor de que se me achacase de exâgerado. Con efecto, si en aquellas faltaba el pudor, en esta no sobra ; si en aquellas habia bailoteos, en esta los hay de todos géneros ; si en aquellas se daban latigazos, en esta se dan palos ; y en fin, si en aquellas todo era desórden y confusion, todo es en esta confusion y desórden. Crecia pues á medida que nos acercabamos al término de nuestro viaje, de modo que cada vez nos veiamos precisados á acortar mas el paso, impedidos por la multitud que nos salia al encuentro. Subimos por fin á la hermosa pradera que se hallaba dispuesta á manera de un campamento con las suficientes tiendas de campaña, bien pertrechadas de provisiones. Recorrimos aquel

donoso sitio, admirándome yo cada vez mas del poco recato del bello sexô en asistir á una tal funcion. En estas y las otras entramos en una de las fondas á reforzar nuestro desfallecido estómago; esperamos con paciencia á que se desocupasen dos sillas; luego que lo hubimos logrado, y en tanto que nos traian algo que almorzar, eché una ojeada por todo aquel recinto : entre otras aventurillas que distinguí me llamó la atencion, por lo misteriosa, una que desde luego califiqué de tal.

Hallábase frente de mí una jóven muy pulida al lado de su anciana madre ; sentado en la mesa inmediata se encontraba un agraciado mozalvete, que con sus miradas tiernas y su espresion amorosa logró al cabo de un rato fijar las de la jóven. Animado con tan felíz suceso, se hallaba embelesado mi buen mancebo, cuando la bendita señora madre de aquel pimpollo, dispuso la marcha á dar su vueltecita ; entonces crecieron las miradas, los suspiros se manifestaron, y hasta que salieron madre é hija de la fonda, no cesó aquella patética escena. Quedóse el pobre mozo petrificado y sin valor por el pronto para seguir tan dichosa estrella, hasta que despues de un rato determinó hacerlo ; y levantándose precipitado, salió de la fonda con toda la espresion del amor. Perdí pues de vista aquel interesante entretenimiento, y mientras acabábamos de almorzar, me distraje con las varias situaciones que representaban los cuadros que tenia delante. Miraba en uno al amor tímido manifestarse como entre sombras ; contemplaba en otro al amor correspondido con toda la altivez y fiereza que guarda para tales casos ; compadecia en otro al amor desdeñado, viéndole tan abatido que á cualquiera moveria á compasion, y en fin exâminaba en todos el mismo afecto, á las diversas alturas á que suele llegar.

Dejamos por último aquel sitio, y nos trasladamos á la pradera, donde á muy breve rato divisé á mi consabido duo con su allegado, que á la sombra de aquellas estrecheces, dirijia á su objeto, no ya miradas, sino espresiones, que según lo que uno y otro las saboreaban debian ser mas dulces que caramelos. ¡ A Dios,

dije yo para entre mí, ya se rompió la primer barrera; quiera Dios que las demas no sucumban ! En estas consideraciones me hallaba cuando ví que dos hombres que en el acceso de su furor repartian sendos garrotazos á todos lados, se iban acercando á mi pareja femenil y por consecuencia á su *apéndice* masculino; por cuanto y no, hizo el demonio que uno de ellos, tropezando en mi doña fulanita, me la llevase por delante, y Dios sabe donde hubiera parado, si no hubiera sido por el valor del fuerte brazo del don Quijote, que arrebatado de furor al ver por tierra á su Dulcinea, arremetió hácia aquellos malandrines, disparando sobre la cabeza de uno de ellos tan buena bendicion, que no hubo mas que ver; el pobre hombre que se vió obligado por tales modos, determinó contestar en los mismos términos, y heme aquí á mi valeroso caballero, combatiendo *en bruto* con uno que para serlo no le faltaba nada. Lloraba su desconsolada señora, chillaba su madre, y él, inflamado cada vez mas, descargaba sobre su contrario con una firmeza que era para alabar á Dios. Por último, viéndolos heridos, y que podria haber funestas resultas, se tuvo por conveniente ponerlos en paz, y ya separados, siguieron cada uno su camino.

Asendereado y mal trecho, fue mi pobre caballero á recibir el premio de sus esfuerzos, que fue el honor de acompañar á su diosa, y hacer á vista, ciencia y paciencia de mi señora su madre lo mismo que hasta aquí había hecho sin su noticia. ¡Cuál no sería el gozo que su pecho probase al hallarse introducido en toda forma, á costa de algunos garrotazos, con la que habia causado su arrojo ! Yo tambien le tuve, creyendo que todo ello habia sido una casualidad del cielo, dispuesta para unir dos corazones amantes, por supuesto para buen fin, pero todo se cambió en sentimiento cuando supe que el tal sugetito era uno de estos tunos solapados que, con aspecto de modestia, tienen por oficio pervertir los inocentes corazones de las jóvenes, abandonándolas despues para hacerlas el objeto de las conversaciones de sus pérfidos camaradas. Compadecí á la triste jóven que tan sin reserva se

habia dejado engañar de aquel vil seductor, y vituperé á la madre cuya esperiencia no habia sabido alejar de ocasion tan peligrosa la inocencia de su hija.

¡ Oh fiestas corruptoras de las costumbres ! ¡ oh fiestas que sois otros tantos lazos contra el pudor y la sinceridad ! pero ¿ qué es lo que digo ? ¡ oh fiestas alegres, divertidas ! ¡ oh fiestas donde se juega, se baila, se canta ! Seguid, seguid siendo como hasta aquí, que en habiendo diversion, sea de la clase que quiera, todo lo demas es menos.

CAPITULO NOVENO. JUNIO.

Oficinas y Secretarías.

¿ Quid est suavius quam bene rem gerere bona publico ?

repetia yo en mi interior cierto dia, reflexîonando sobre la buena proporcion en que se vé cualquier empleado, de satisfacer completamente á la sociedad que le mantiene. En estas consideraciones, vine á acordarme de que tambien yo tenia que hacer con ellos, y determiné averiguar por mí mismo, si cumplen con el cargo que la pátria les ha confiado. Pasé al efecto á la mayor oficina del reino, que, como todas las cosas grandes, se halla al fin de la calle Mayor. Internéme, pues, en aquel *mare magnum*, y desde luego, al ver tanta gente allí empleada, formé la idea mas ventajosa del curso de aquel soberbio establecimiento ; hallábanse todos á cual mas ocupados en su negocio, que á primera vista creí, como era natural, ser el de la pátria ; pero ¡ cuál fue mi desengaño cuando, acercándome á uno de los mas embebidos, le hallé leyendo la Gazeta, (que es el único papel que, ya sea por costumbre, ya por aficion, ó ya en fin en virtud de su antiguo privilegio, se deja ver en semejantes parajes : lo que puede ser

privilegiados) ; pregunté por mi solicitud con los mejores modos posibles, pero un "*no tengo tal cosa*" fue la única respuesta que obtuvieron mis suplicantes palabras. Lleguéme á otra de las mesas, cuyo regente se hallaba ocupadísimo haciendo rasgos, rúbricas y otras preciosidades de esta especie ; y despues de hecha mi demanda, solo pude conseguir que me echara á la mesa inmediata. No estaba en ella su gefe, porque habia tenido precision de asistir á una disputa que se habia movido sobre los asuntos del dia ; esperé á que se acabara, y habiéndome por fin hecho oir, me dió la misma respuesta que los anteriores, en cuyo ejercicio continué hallándome siempre tan entretenidos á mis buenos señores en trabajos como los que llevo dichos, y otros que no, cuales eran los de escribir alguna carta, componer algunos versos, ó refrigerar el estómago debilitado con tantas penalidades. Por último, dí con una buena alma que me quitó de la cabeza la intencion de ir recorriendo mesas hasta dar con mi solicitud, asegurándome que no podia menos de hallarse en la primera en que habia preguntado. Volví, pues, á ella, aunque no sin recelo de llevar el mismo despacho que la otra vez, pero habiendo ya acabado la lectura de su gazeta, ví con dolor que á ella sola debia yo todos mis sofiones, pues á las primeras de cambio, me contestó que efectivamente se hallaba en su poder mi desdichada pretension. Irritóme aquel descuido de sus deberes, pero cuidando de cerrar bien el pico para no deslizarme delante de tantos y tantos que se hallaban en igual caso, me planté en la calle sin hablar mas palabra.

Resuelto á echar, como comunmente se dice, el dia á perros, me trasplanté á una de las secretarías de Palacio, donde tambien tenia mis quehaceres : esperé largo rato luego que me ví en la primera antesala á que pareciera por allí alguno de los *cerveros* de aquel sitio, hasta que por último ví salir á uno que, por el soberbio uniforme, por su tren, y mas que todo por su *coram-vobis*, me pareció pintiparado el mismo Ministro ; pero hube de disimular mi sorpresa cuando por su pregunta conocí que era ni mas ni

menos que lo que yo andaba buscando, es decir un... *Portero.* " ¿A quien busca? me dijo mi don Farolon con aire no de lo que era sino de lo que á mí me habia parecido. — Busco al señor de... — Hoy no dá audiencia porque está muy ocupado ". Dicho esto me volvió la espalda.

Quedéme, pues, tan solo como al principio, y ya empezaba á reflexîonar sobre lo dificil que es purgar de el aire déspota á un sitio infestado de él, cuando salió otro compañero del primero, que, aunque no tan orondo ni pavoneado, me pareció mejor criado que aquel, y compadecido sin duda de mi rendimiento, entró á buscar al oficial que yo deseaba hablar. Al cabo de un gran rato, se me anunció dicho señor en persona, y acordándome de aquel refran de que *el criado dice lo que es el señor,* hube de revestirme de todo el aire rendido y suplicante que el dia 9 de marzo de 1820 creia deber desechar para siempre, y me presenté de este modo á su señoria. Empezaba á hacer mi corta relacion, cuando á pocas palabras de ella me vi interrumpido por estas dos : " Al despacho "; y todavia estaba yo aplicando el oido para saber de donde venian, cuando ya me hallaba entregado otra vez á mi triste soledad.

Agaché mis orejas, y resuelto á no visitarlos jamas, salí de aquellos muros, dentro de los que todo es encanto, todo rutina ; y todo en fin segun el felíz año diez y nueve.

CAPITULO DECIMO. JULIO.

Toros.

Cansado de emplear el tiempo en antesalas, y resuelto á no gastar un cuarto en pleitos ni en pretensiones, me propuse dar á uno y otro mejor destino, esto es, el de procurarme todas las diversiones que pudiera. ¿Y podria olvidaros ¡oh nobles fiestas! vosotras á quien un sábio escritor llamaba con toda

intencion "*eslabones de nuestra sociedad, pábulo de nuestro amor patrio y talleres de nuestras costumbres políticas?*" ¡ Ah, no dejaria de ser español si tal hiciera, y no dedicara mi dinero y mi tiempo á rendiros el homenage que entre todas las naciones solo os rinde la mia. Y por si algun hijo indigno de esta Patria fuese tan obcecado que negase las ventajas de estas fiestas, quiero contarle lo que presencié en una de ellas cierto lunes que vino despues de cierto domingo; porque es menester que se sepa, ante todas cosas, que la razon de celebrar en lunes estas funciones es porque ellas solas merecen santificar un dia, que de lo contrario pasaria el artesano en el improbo trabajo de su taller. Y empiezo mi relacion.

Media hora larga de camino llevariamos, mi inseparable y yo, cuando al salir de la hermosa Puerta de Alcalá, nos encontramos *Vis á vi* de la gran Plaza destinada á perpetuar nuestra ilustracion, y cerca de otra media habia ya pasado antes que hubiéramos podido colocarnos; pero no me estrañaba tanta concurrencia, considerando que no hacia nada menos que el larguísimo espacio de ocho dias que no se disfrutaba semejante diversion, que es como si digéramos el *Pan* de los Españoles. Sentados ya y dispuestos á ver venir, hubimos de echar mano de toda nuestra cachaza para esperar las dos mortales horas que tardó en empezarse la funcion, aunque yo por mi parte, no la eché menos, distraido con las animadas narraciones de mi amigo, que me asombraba cada instante contándome las circunstancias de algunos de los concurrentes. "¿ Ves, me decia, aquella madama de tanto trén que se halla rodeada de importunos á qual mas solícitos por servirla? Sin duda creerás (y asi era) que deberá ser alguna duquesa ó cosa que lo valga; pues no, hijo, y cuando quieras desengañarte, pásate por la calle de.... donde la verás regentando un tabernáculo, que para serlo no le falta mas que las dos últimas sílabas (y no se crea que lo digo por mal)." Iba á contestar á mi amigo con la estrañeza que me habia causado su noticia, cuando llamó mi atencion una joven que se hallaba frente de mí, tan

engolfada en su conversacion con dos caballeros que la daban pie, que no pude menos de preguntar á mi hombre si sabia á que casta pertenecia aquello. — " Esa que ves aí, me respondió, es muger de un empleado que, para evitar sin duda el fastidio que la debe causar la ausencia de su esposo que se halla en su oficina, habrá venido á distraerse á este sitio como muy propio para el caso. — Muy bien hecho, repliqué yo, y mira como lo logra, merced á aquellos caballeros á quien sin duda estará contando la hombria de bien de su querido esposo ; pero ¿ no es aquel que está alli N.... ? — Sin duda. — Pues ¿ como es posible que tenga para venir á los toros, cuando no ha dos horas que, reconvenido por mi sobre lo que me está debiendo, me aseguró que no tenia hoy para comer ? — ¡ Qué quieres ! no sera él solo el que ayune en obsequio de esta funcion, ni tu asiento será lo único que pagues tú en ella. "

Otros y otros muchos cuadros semejantes, capaces de interesar á cualquiera, se presentaban á nuestra vista, tales como un alegre artesano que deja sus trabajos por venir á darse este inocente desahogo ; un empleado á quien su mala salud no ha permitido marchar á su oficina, aunque ha tenido la consideracion de dejarle ir á los toros ; un hijo de familia que se empeña por tener la satisfaccion de convidar á madama y compañía ; un tuno que anda husmeando donde se sentará, que se encuentre con una compañía paciente y sufridora ; y en fin, una alegría general, manifestada por todos los medios imaginables.

Llenóse del todo la plaza, y quedamos tan apiñaditos y tan acomodaditos, que no habria sido fácil que á una voz hubiéramos podido todos presentar las manos, en cuya situacion permanecimos hasta que entre voces y gritería salió á lucirlo el primer galan de aquella tragedia. Y no crean mis lectores que voy á hacerles una descripcion de estos cornados personajes ; pues poco inteligente para poder juzgar de su mérito, me limitaré á decir los efectos, para que por ellos se conozcan las causas. Ello es que á poco rato de presentarse en la arena aquel heróico Gixones,

tuvo el sentimiento de quedarse solo en ella ; tanta fue la prisa que se dió á deslucir á sus compañeros los otros animales de dos y de cuatro patas. Causábame al principio algun espanto aquella catástrofe, pero me animé desde luego viendo la alegría que derramaba en todos los concurrentes, y principalmente en una muchachita delicadita y compuestita que se hallaba á mi lado, llegando á ponerme en un estado tal, que hubiera deseado que, no contento mi héroe con vencer los estorvos que se le oponian al paso, hubiera saltado la barrera y hecho conocer quien era Calleja á los que desde seguro le insultaban con los modos mas desusados ; pero ¡ oh inconstancia de las cosas humanas ! ¿ quién hubiera dicho que aquel fiero animal, para quien nada era bastante, habia de venir á sucumbir bajo del hierro diestramente dirijido de quien no era tan fiero ni tan animal como él aunque con sobrada dosis de lo uno y de lo otro ? Con efecto, así sucedió, y su muerte fue aplaudida y celebrada por toda la concurrencia, verificándose aquello de que

Quien por su mala estrella es infelize,
aun muerto lo será ; Fedro lo dice.

Seis veces se vió repetida tan sangrienta escena, y otras tantas llenó de júbilo nuestros corazones, cada uno de los cuales podria muy bien decir

Je ne puis vivre heureux qu'à force de trepas.

Salimos por último de aquella mansion de la bárba... de la alegría ; y al paso encontramos un par de camillas en que iban los heridos en tan cruel refriega, á proporcionar al establecimiento en cuyo beneficio habia sido la funcion los medios de emplear su producto.

Y despues de todo lo dicho ¿ habrá alguno que niegue la sabiduría de tan filantrópica institucion ? ¿ Habrá alguno que diga que la tabernera deberia estar rijiendo su taberna y alejando de sí el lujo y la ostentacion, la casada guardando su casa y cerrando

sus oidos á las conversaciones seductoras, el deudor buscando medios de pagar á sus acreedores sin ir á gastar los pocos que tiene en estas diversiones, el artesano en su taller, el empleado en su oficina, el hijo de familia cumpliendo con sus obligaciones, y el tuno guardándose de seducir la inocencia? ¿Habrá alguno que se obstine en demostrarnos la barbarie que estos espectáculos difunden en el carácter nacional, los atrasos que por ellos esperimenta la agricultura, las fortunas que en ellos se malgastan, y otras mil lindezas que no parece sino son gavachos los que las dicen? Enhorabuena se diviertan aquellos con sus teatros, con sus globos, con sus experimentos fisicos, y con otras niñerias de esta especie. Los españoles, dotados de mas energía y grandeza de alma, solo nos distraemos con escenas en que vemos comprometida la vida de un hombre, imitando en esto la ilustracion de los antiguos tiempos por aquella sábia regla de que todo lo antiguo es bueno.

Y si, á pesar de esto, continuase alguno criticando tan loables costumbres, castiguémosle con el desprecio que hasta aquí, y sigamos impertérritos la senda en que caminamos solos desde que las demas naciones, desconociendo sus ventajas, se apartaron de ella dejándonosla espedita.

CAPITULO UNDECIMO. AGOSTO.

El Prado.

Bajaba yo, una hermosa tarde de este verano, por la ancha calle que guia desde el centro bullicioso de las especulaciones y de la usura, al hermoso sitio donde la juventud y no juventud madrileña se reune periódicamente con el doble objeto de proporcionarse un ejercicio saludable, unido á una diversion. Distraido en mis reflexîones, habia largo rato que me hallaba en aquel delicioso sitio, sin reparar en nada de lo que heria mis sentidos,

cuando vino á sacarme de este éxtasis mi compadre y amigo que se hallaba allí, ni mas ni menos que en su centro. " ¡ Cuánto celebro haberte encontrado ! le dije yo al instante ; pues de esto modo me recrearás é instruirás al mismo tiempo sobre algunas cosillas que me andan revoloteando en el magin, y para cuya solucion me confieso poco capáz. — Esplica, pues, tus dudas, y veremos si yo puedo satisfacerlas; pero ante todas cosas es menester que sepas que te hallas en la mansion del placer de los madrileños, en el punto de reunion de todo lo que este insigne Emporio de la gran moda encierra de mas brillante ; en este celebérrimo sitio, y con achaque de paseo, se hace la corte al papelon, se buscan recomendaciones, y se hacen en fin visibles muchos que fuera de él son, si cabe, algo menos que nada ; aquí es donde se traman los enredos amorosos, donde se ponen en uso todas las armas que la hermosura y la coquetería tienen mas poderosas con el loable fin de agradar al prójimo ; por último está difinido diciendo que es un gran bosque donde se sale como quien dice al ojeo, con la particularidad de que en él suele ser mas frecuente ver liebres buscando galgos, que galgos buscando liebres, cosa que, á no verla, nadie la creería. "

Asombrado me quedé yo con la relacion de mi amigo, y animado con la carta blanca que se me daba para satisfacer mi curiosidad, empezé mis preguntas de este modo. " Ahora bien, ¿ dime si alcanzas por que toda esta gente, entre la cual hay alguna tan formal y de toda prosopopeya, prefiere irse dando encontrones y casi ahogando por no salir un punto del carril inalterable que se ha marcado ? — ¿ Pues no conoces, pobre hombre, (me contestó mi amigo con cierto aire de superioridad que me dejaba tamañito) no conoces, no sabes, que en la union consiste la fuerza ? sin ella, ¿ dónde se esconderian tantas aventuras que la estrechez autoriza, ni como sería posible que estas se originasen, mirando de lleno los objetos, y no *à demi* como sucede yendo tan encajonaditos ? — No prosigas, que ya te he entendido, y me confieso un porro por no haberlo adivinado ;

pero ¿ no me dirás la causa por que esa pequeña parte de gran todo se pasea á nuestra izquierda en el camino que hay entre bancos y coches ? — Eso, me contestó mi director, es porque su sublime elegancia no le permite mezclarse entre la plebe, razon por la cual han puesto los bancos por línea divisoria, creando, digámoslo así, otra clase, que es la de aspirantes á la de los otros que mas allá se pasean sentados. "

Felice me pareció la invencion, y en esta conversacion íbamos, cuando hubimos de pararnos mientras que un *Monsieur* que paseaba delante, hizo un elegantísimo saludo á unas *Mademoiselles* que divisó á lo lejos, lo cual me sugirió á mí la idea que comuniqué á mi compañero de que estos señores del *gran tono* deberian llevar en obsequio de la comodidad del prógimo, uno ó mas lacayos que fuesen abriendo marcha, y aun no estaria demas que otros por detras les tirasen de algunos cordeles, á la manera que á un globo hinchado se le sujeta, si no se quiere que vaya á contarlo á las nubes : ¿ no es verdad que sería muy conveniente mi invencion ? ¡ vaya ; si el demonio soy yo para discurrir !

Pero dejemos el género masculino, que mejor merece ya el dictado de neutro, y echemos una ojeada sobre el que se creó para su delicia. ¡ A que depravacion te ves reducido, sexô hermoso, sexô encantador, y cuan mal sabes usar de las armas que la naturaleza puso en tus manos ! Deja, deja de embotarlas con los vanos atavios de la ostentacion y de la coquetería, deja á tu hermosura, deja á tus hechizos, seguir su curso regular, y no destruyas su poder queriendo aumentarle.

" Que vos graces soient naturelles,
Ne les contre faites jamais
Des que l'on veut courrir aupres
On Comence à S'eloigner d'elles "

¿ Pero que es lo que hago ? ¿ cómo me aparto de mi objeto metiéndome á predicador debiendo de ser panegirista ? No, hermosa parte del género humano, no creas que vitupero tus loables

costumbres, sino que pensando en tus atractivos naturales te he hecho el agravio de tener por supérfluos los que á fuerza de tantos cuidados te tratas de adquirir ; pero consuélate con que no todos piensan como yo, y que, al contrario, hacen honor á tus ingeniosas invenciones, estimándolas aun mas que las de la naturaleza.

Con estas y las otras anocheció, como era de esperar, á la hora regular, y mi director me subió á ver el nuevo Tívoli con que algunos extrangeros, cuyas cuentas me parecen un poco galanas, han querido hermosear el Prado, y llenar sus bolsillos, aunque, á mi entender, no lograrán tan bien el segundo como el primer objeto. Admiré aquella ostentacion y aquel fausto, precursor de mucha miseria, y ya se vé, como á los provincianos todo nos choca, no hacia mas que preguntar á mi amigo sobre todas aquellas lindezas, llegándole á cansar de modo que, para distraerme, me hizo fijar la atencion en dos figurines que delante de mí estaban sentados hablando de sus asuntos. Y quiero trasladar aquí su conversacion con los mismos términos en que pasó, pues de todo me acuerdo.

"*¿ Con que, decia el uno al otro, te dí placer en presentarte anoche en casa de...? — Oh ciertamente, fue tan grande, que no espero tener un otro igual. — Mafoi Ella es una reunion deleitable ; y no puede menos de agradar á un home d'esprit. — Hace lástima que no se hallase en ella la encantadora Elisa, por quien yo soy furiosamente amoroso. — Pero al menos no me negarás la sensibilidad de Constanza, á quien yo dedico mis cuidados. — ¡ Oh no ! sería yo el mas imbécil de los hombres si negase sus perfecciones. — ¡ Ah mi amigo ! ¡ quel bonheur la de serle grato ! mas á propósito de ella, ¿ no te hallaste en el baile de la marquesa de..? — No á mi pesar, pues segun me han detallado, fue digno de un hombre de buen gusto. — ¡ Oh mi Dios, y combien de veces, acordándome de lo que sentí en aquel sitio, han pasado por mí las horas del reposo ! No te puedo mas decir, que desde aquel dia me encuentro diablamente enamorado de los charmantes encantos de mi*

diosa. — No me hace sorpresa, pues ella es, á fé mia, bastantemente bella para espiritualizar á un sensible hombre. — Eh bien, no me dirás si reciben esta noche chez la marquesa de...? — Tened, que me parece que si... ¿no es hoy Jeudi? soy contento de que me lo hayas acordado, y me persuado á que querrás acompañarme voluntario. — ¡Oh si; y ya me tardan los momentos de ver á mi bella, Alon donc..."

"Júpiter! ¿para cuando son tus rayos?
Si esto es ser cultos, vale mas ser payos."

En tal esclamacion prorrumpí yo, arrebatado de mis rancias ideas, cuando hube salido de la suspension en que me dejaron aquellos señores con su diabólico dialecto; pero, conociendo mi amigo el efecto que en mí habia causado, tuvo á bien cortar el vuelo á mis reflexîones, advirtiéndome que tal era el uso entre las gentes del *gran tono;* y yo cabizbajo con tan fuerte argumento, tuve que volver al cuerpo lo que intentaba decir, guardándole allí hasta mejor ocasion.

CAPITULO DUODECIMO Y ULTIMO. SETIEMBRE.

Academia y Ferias.

Pero nadie me quitará decir dos palabritas sobre estas dos contemporáneas diversiones con que el pueblo de Madrid entretiene las hermosas mañanas de otoño. Salia yo una de ellas entre modorro y avinagrado (resultas de ciertas consideraciones que acababa de dejar), y sin saber cómo ni cómo no, me dirigí á la espaciosa calle depósito general de muebles de todas clases, que ha usurpado de poco acá tan precioso destino á la gran plazuela, temida de malhechores. Acordéme, al pasar por la puerta, de la franquicia que se goza en tal mes para ver las salas de la Academia de San Fernando, y guiado por la curiosidad, entré en aquel templo de las artes; admiré desde luego la gran concurrencia

de ambos sexôs, estrañándome el ver tanta aficion á la pintura y escultura ; adelantéme como pude hácia el patio, y despues que hube visto á mi satisfaccion todos los cuadros mudos, pasé á considerar los animados, que, como poco inteligente en aquellos, me agradaban mas : al instante conocí la causa de aquel gentio luego que reparé los tiernos grupos que se formaban de trecho en trecho, mas interesantes y mas patéticos que los de la batalla de San Marcial, y sin duda que lo eran, pues distraido con ellos, ó en ellos, ninguno se puede decir que hacia caso de los otros.

Mi natural inconstancia me inclinó á variar de escena, y con esta idea subí á las salas principales á ver si lograba ; pero no habia pasado de la primera cuando advertí que nada habia adelantado, y que las bellezas naturales alcanzaban aquí tambien el premio sobre las artísticas. Era en verdad muy chistoso ver reunidos una porcion de mozalvetes mirando cualquier cuadro, por mediano que fuese, para tener ocasion de reparar á una Dulcinea, que tan inteligente como ellos se habia parado á considerarle ; pero sobre todo ¿ quien habia de contener la risa al ver á otro, deseoso de atraerse la benevolencia de sus oyentas, disertar ¡ pero que bien ! sobre cualquier pintura, achacándosela tan pronto á Mengs ó á Murillo como á Madrazo y Aparicio, y contando las vidas de todos estos artífices con tal exactitud, que desde luego nos dijo el lugar de España en que nació el primero, y los años que hacia que Aparicio habia dejado á Italia su pátria ? Por último, fueron tantas y tan graciosas las escenas que ví en aquel sitio, que, cansado ya de reir, hube de dejarle á toda prisa.

Viéndome desocupado tan de mañana, determiné dar un paseo con el objeto de ver la feria ; á este fin, seguí á lo largo de la calle de Alcalá, mirando con la mayor escrupulosidad todos los enseres que se hallaban de venta, y juro al Dios Apolo que llevé un rato mejor que otro cualquiera. Llamóme la atencion un gran corro de gentes que se hallaban mirando detenidamente una porcion de libros, cuyo valor uno con otro no pasaba de dos reales, y acercándome á ver que era lo que tan varato se vendia,

me hallé con un surtido completo de Espejos, Belarminos, Soledades de la vida, Devotos peregrinos, &c. &c. Al ver lo cual no pude menos de suspirar, considerando el descrédito á que en estos malditos tiempos han llegado tantas preciosidades; pero fue mayor mi desconsuelo cuando, llegándome á un estante que tenia en frente, cuyos libros, por lo acomodaditos y de diversos colores, me dieron á entender desde luego su pátria, y sacando uno de ellos que segun el nombre que tenia al frente (*Voltaire* para servir á VV.) gradué al instante de impio y digno de la santa mano del mismo Torquemada, me pidieron veinte reales por él. Puede ser que si le hubiera leido de cabo á rabo no le hubiera soltado con la velocidad con que lo hice con solo saber su precio, desde cuyo dia, así que veo alguno de los que se le semejan, me aparto cien leguas, diciendo para entre mí : "No mas libros colorados."

Seguí, pues, mi camino, y ya iba á dejarle cansado de ver tantos trastos viejos y nuevos, tantos hombres con tantos servicios, tantos platos, tantos miriñaques, tantos curiosos, y tan pocos compradores, tantas curiosas, y tantísimos allegados, cuando pasó por delante de mí una de aquellas, pero no así como quiera, sino una muchacha como una perla, con una cara como un rostro. Pasmado me hallaba yo contemplando su belleza, cuando de aquella linda boquita salieron unos acentos tan dulces como los mismos caramelos que pedian; es pues el cuento, que á la buena señora mia se la habia antojado alguna cosa suave, y su señora *tia* no tenia ánimo de comprársela, cuya conversacion pasó *por casualidad* delante de mí; no fue menester mas para mi genio caballeresco; corrí, volé á una de aquellas provistas tiendas, que como todo lo demas adolecia de mal francés, y llenando mi pañuelo de *bombones* y *bomboneras*, llegué con todo el acatamiento posible á ofrecer tan pequeño don á aquella deidad, solicitando en cambio el permiso de acompañarla : concedióseme como pedia, y lleno de mi fortuna proseguí regalándola á la vez los dos sentidos del gusto y del oido; pero, yo no sé si el haberla visto á mi

satisfaccion, ó sus palabras fáciles y seductoras, ó mas que todo, el aviso que un amigo mio me dió á la oreja sobre su profesion, me empezó á resfriar de manera que solo pensaba ya en los medios de perderlas de vista.

Conviene á saber que en el tiempo que hacia que yo tenia el honor de ofrecerlas mis obsequios, se habian ellas dignado admitirme una porcion de ellos, que yo, ¡tonto de mí! las habia hecho, hasta que asàltado por mis dudas y recelos, las entré en un café, y pidiéndolas permiso para ir á hablar á un amigo que supuse estar á la puerta, me dí por despedido y desaparecí, dando por bien empleado el dinero que habia gastado con tal de haber salido libre de las garras de aquellas lechuzas, pues he oido contar buenas cosas de Galicia, y no determino ir á visitarla por ahora.

Pero, señor, se me dirá, de todo ha hablado V. menos de Ferias. — Señor mio, responderé yo, pues á eso se reducen las de Madrid, libros, muebles, y... busconas; con el bien entendido, de que no es menester fiarse ni del forro de los primeros, ni del brillo de los segundos, ni del vestido de las terceras, pues allá dentro sabe Dios lo que se halla encubierto; y ¡ay de aquel que se meta á investigarlo!

MI PROFESION DE FE.

Yo don fulano de tal, caballero de á pie, señor de mi persona, &c. &c. &c. habiendo venido de mi lugar que se halla tantas leguas mas allá de otro á esta gran corte, centro de la cultura y de la buena educacion, con el objeto de desvastarme, y desechar las rancias ideas que ocupaban mi desdichado cerebro, sustituyéndole otras nuevecitas, flamantes y de última moda, para lo cual he tardado un año de contínuos vencimientos, por la repugnancia que no podia menos de costarme dejar las bárbaras maneras á que estaba acostumbrado, y habiendo por la miseri-

cordia divina podido soportar este noviciado con todo el rigor que se me ha prescrito; declaro, hoy dia 1 de octubre de 1821 en que la concluyo, que estoy resuelto á profesar y defender de aquí en adelante los cultos principios, desafiando desde ahora á todo el que los menosprecie; prometo y ofrezco seguirlos, no así como quiera, sino con toda la escrupulosidad que prescriban las reglas que esten en vigor y sucesivamente se vayan dictando en la gran ciudad *(flectamus genua... Levate)*, para lo cual me obligo desde hoy á hablar un lenguage Galo-Hispano, que es el que conviene á nuestra pátria, á fin de librarla de su bárbara lengua; protesto no acompañarme sino con personas que me puedan instruir en las diversas aplicaciones de la elegancia, declarando desde ahora por mi maestro perpetuo á mi amigote, ya que tan bien me ha sabido iniciar en estos sublimes misterios, á lo cual le viviré eternamente reconocido; y por último hago promesa solemne, de hacer todo lo que hacen los maestros del *tono* que yo tengo acá en la imaginacion.

"*Así me llamarán jovial, sociable,*
útil, hábil, político y amable."

P. D. Hoy escribo á mi lugar para que vendan lo poquito que allí tengo, cuyo producto íntegro pienso depositarlo en poder de mis corresponsales de Paris, quienes *en revanche* me llenarán de trages *á la derniere :* Agur señores; dije mal; *A Dieu Monsieurs, au revoir.*

INDICE

Exôrdio, principio ó llámese como quiera..... 8
Cap. 1. — *Octubre de 1820.* Una tertulia..... 10
Cap. 2. — *Noviembre.* Sociedades patrióticas..... 14
Cap. 3. — *Diciembre.* Navidades..... 16
Cap. 4. — *Enero de 1821.* Un baile..... 19
Cap. 5. — *Febrero.* Teatro..... 24
Cap. 6. — *Marzo.* Puerta del Sol..... 27
Cap. 7. — *Abril.* Tribunales..... 30
Cap. 8. — *Mayo.* San Isidro..... 32
Cap. 9. — *Junio.* Oficinas y Secretarias..... 36
Cap. 10. — *Julio.* Los Toros..... 38
Cap. 11. — *Agosto.* El Prado..... 42
Cap. 12. — *Setiembre.* La Academia y Ferias..... 46
Mi profesion de Fé..... 49

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

Bibliotheca hispanica

* I. — Comedia de Calisto ꝛ Melibea (Unico texto auténtico de la *Celestina*). Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc..... 10 pesetas.
* II. — Vida del soldado español Miguel de Castro (1593-1611), escrita por él mismo y publicada por A. Paz y Mélia..... ... . 15 pesetas.
* III. — La vida de Lazarillo de Tormes, y de sus fortunas y aduersidades. Restitución de la edición príncipe por R. Foulché-Delbosc..... 5 pesetas.

IV. — Diego de Negueruela. Farsa llamada Ardamisa. Réimpression publiée par Léo Rouanet..... .... 4 pesetas.

V, VI, VII, VIII. — Colección de Autos, Farsas, y Coloquios del siglo XVI, publiée par Léo Rouanet. Les quatre volumes..... 60 pesetas.

IX. — Obres poetiques de Jordi de Sant Jordi (segles XIVe-XVe), recullides i publicades per J. Massó Torrents..... .. .. 4 pesetas.
* X. — Pedro Manuel de Urrea. Penitencia de amor (Burgos, 1514). Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc..... ..... 5 pesetas.
* XI. — Jorge Manrrique. Coplas por la muerte de su padre. Primera edición crítica. Publícala R. Foulché-Delbosc..... ... 5 pesetas.
* XII. — Comedia de Calisto ꝛ Melibea (Burgos, 1499). Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc..... 12 pesetas 50 cent.
* XIII. — Perálvarez de Ayllon y Luis Hurtado de Toledo. Comedia Tibalda, ahora por primera vez publicada según la forma original por Adolfo Bonilla y San Martín.. ... . 5 pesetas.
* XIV. — Libro de los engaños ꝛ los asayamientos de las mugeres. Publícalo Adolfo Bonilla y San Martín..... ..... 5 pesetas.
* XV. — Diego de San Pedro. Carcel de amor (Sevilla, 1492).. 5 pesetas.

XVI, XVII. — Obras poéticas de D. Luis de Gongora, publicadas por R. Foulché-Delbosc..... ..... Sous presse.

XVIII. — Spill o Libre de les Dones per Mestre Jacme Roig. Edición crítica con las variantes de todas las publicadas y las del Ms. de la Vaticana, prólogo, estudios y comentarios por Roque Chabás. ..... 20 pesetas.

XIX. — Johan Boccaci. Decameron. Traducció catalana publicada, segons l'unic manuscrit conegut (1429), per J. Massó Torrents..... 20 pesetas.

Les volumes de la *Bibliotheca hispanica* dont la mention est précédée d'une **astérisque** (*) dans la liste ci-dessus, sont en vente à NEW YORK (The Hispanic Society of America).

Tous les volumes de la *Bibliotheca hispanica* peuvent être obtenus à MADRID (Librería de Victoriano Suárez, Preciados, 48).

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

La *Revue Hispanique*, fondée en 1894, paraît tous les deux mois; elle forme chaque année trois volumes de six cents pages chacun.

Le prix de l'abonnement à l'année courante est de VINGT FRANCS pour tous les pays faisant partie de l'Union postale. Aucun numéro n'est vendu séparément.

Le prix de chacune des années antérieures est de VINGT FRANCS.

La *Revue Hispanique* annonce ou analyse les livres, brochures ou périodiques dont un exemplaire est adressé directement à M. R. Foulché-Delbosc, boulevard Malesherbes, 156, à Paris.

Tout ce qui concerne la rédaction et les échanges de la *Revue Hispanique* doit être adressé à M. R. Foulché-Delbosc, boulevard Malesherbes, 156, à Paris.

Tout ce qui concerne les abonnements doit être adressé :

pour l'Amérique, à M. le Secrétaire de *The Hispanic Society of America*, Audubon Park, West 156th Street, New York City;

pour l'Europe, à la librairie C. Klincksieck, 11, rue de Lille, à Paris.

Bibliotheca hispanica

Voir à la page 3 de la couverture

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

FL 14-7-41

LS
M5824p
.Yf

Mesonero Romanos, Ramon de. Panorama matritense
Foulché-Delbosc, Raymond
Le modèle inavoué ...
474168

DATE.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED